

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.—No. 35.

MONTREAL, JEUDI, 27 AOUT 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

CHARLES LABERGE

La phalange libérale de 1848, déjà décimée par la lutte, voit ses chefs disparaître les uns après les autres. Ce groupe de jeunes gens si distingués, après avoir exercé tant d'influence sur le mouvement politique, vaincu et dispersé, compte aujourd'hui ses morts—ceux qui, jadis ardents au combat, pleins de verdure et d'une force exubérante, sont venus courber la tête sous le sort commun. Joseph Papin, Charles Daoust, Joseph Lenoir, Eric Dorion, Labrèche Viger, Gustave Papineau, Francis Cassidy, Charles Laberge, que de noms manquent à l'appel, que de personnalités brillantes à jamais disparues!

Leur époque a été celle des grandes ardeurs, des ambitions et des illusions. Un écho de libéralisme nous arrivait de France; notre jeunesse, qui savait déjà par cœur les vers de Lamartine, dévora bientôt ses discours républicains; on parlait du renversement de la féodalité, de régénération sociale, d'émancipation des peuples, et l'on rêvait aux héros de Tite Live. Les uns impatientes du joug religieux, les uns réfractaires, les autres frappés des maux de la société, tous encore pénétrés de leurs lectures du collège, poussés par des convictions juvéniles, c'est-à-dire actives et incontrôlées, ils se lancèrent dans un mouvement dont peu d'entre eux distinguaient la pente fatale. C'était un réveil, ou plutôt c'était une éclosion de la jeunesse à la vie publique, le premier essai de nos institutions libres par de jeunes têtes, et cette génération semait sa folle avoine dans le champ de la politique. On fonda l'Institut Canadien, où pour la première fois ceux qui avaient le talent de la parole trouvèrent l'occasion de se faire connaître. *L'Avenir* fut créé et donna l'essor aux écrivains. C'était deux tribunes, et elles avaient pour eux tout l'attrait, et pour le public tout le prestige de la nouveauté. Il est permis de croire que, dans l'une comme dans l'autre, acclamés par la foule éblouie, quelques-uns se croyaient un peu plus grands que nature. La confiance en soi-même est un élément de succès, ils n'en manquaient pas. Lancés à corps perdu dans la lutte, ils obtinrent tout d'abord des avantages considérables. En 1854 ils emportèrent d'assaut près de vingt comtés.

Entre les plus brillants de ce groupe remarquable, se détache la figure sympathique de Charles Laberge. Ecrivain et orateur, il a rendu à son parti des services réels et s'est acquis une réputation dans tout le pays.

Charles-Joseph Laberge est né à Montréal le 20 octobre 1827. Son père était négociant, sans fortune; sa mère était la sœur de Gabriel Franchère, qui a laissé un récit si attrayant de ses voyages dans le Nord-Ouest. Il fit un brillant cours d'études au Séminaire de St. Hyacinthe. Ses condisciples l'appelaient le *Petit Laberge*, mais ses professeurs comprirent que ce petit bonhomme, espiègle et vif, pourrait bien dans la suite jouer un grand rôle sur la scène du monde. Si l'on en croit la tradition, le jeune Laberge se serait révélé comme journaliste avant même d'avoir fini ses classes. En effet, il fonda un journal au collège, qu'il nomma bravement le *Libéral*. Cette feuille ne se donnait pour mission ni de défendre la société ni de démolir le trône et l'autel; elle s'efforçait simplement de démolir les professeurs qui avaient eu le malheur de déplaire aux élèves, et Laberge mettait à cette besogne autant d'ardeur que d'esprit. On dit que les émotions plus âpres du journalisme politique ne lui firent jamais

oublier les premières jouissances de ces débuts clandestins.

On rapporte qu'aux exercices littéraires de 1845, Laberge ayant obtenu le prix de déclamation, le supérieur du Séminaire demanda à l'hon. Louis-Jos. ph Papineau, qui était présent, de vouloir bien couronner le jeune élève. Papineau s'adressant au lauréat, lui dit: "Franchement, Monsieur, je n'ai jamais aussi bien parlé que vous venez de le faire; si j'ai eu le titre d'*Orateur* vous en avez le talent."

Cette parole, venant d'un homme comme Papineau, ne suffisait-elle pas à décider de la voie que suivrait l'heureux enfant à qui elle était adressée?

Ses études terminées, M. Laberge vint à Montréal étudier le droit chez M. R. A. R. Hubert; il fut admis au barreau en 1848, et il entra en société avec M. Rodolphe Laflamme, mais dès 1852 il abandonna Montréal pour aller se fixer à St. Jean d'Iberville, où en peu de temps il se fit une nombreuse clientèle.

L'Avenir avait été fondé en 1847, et Laberge en fut le plus brillant collaborateur. Ses collègues étaient: Eric Dorion, Joseph Papin, Joseph Doutré, Charles Daoust, D. E. Papineau, Joseph Lenoir, Rodolphe Laflamme, L. Labrèche-Viger, G. Laflamme, C. Duranceau, C. F. Papineau, Wilfrid Dorion, C. H. Lamontagne, E. U. Piché, Gustave Papineau.

L'Avenir a laissé les plus tristes souvenirs et l'on s'explique difficilement qu'un talent délicat, une nature d'élite, un bon chrétien comme Laberge ait pu consentir à se rendre solidaire des impiétés grossières dont cette feuille se rendait coupable. Était-ce chez lui entraînement, faiblesse de caractère? Nous l'ignorons. Mais on assure qu'il n'est jamais tombé personnellement dans les exagérations de ses collègues.

Nous arrivons à la grande date libérale de 1854, où M. Laberge fut élu dans le comté d'Iberville et prit place en chambre au premier rang dans le groupe dont M. Dorion était le chef. C'était ce qu'on a appelé la *Pléiade Rouge*. Tout le monde se souvient encore du fameux pamphlet qui a paru sous ce titre, et dans lequel M. J. C. Taché et M. Chauveau, sous le pseudonyme de *Gaspard Le Mage*, ont écrit si spirituellement toute la constellation. Ce souvenir peut être rappelé aujourd'hui sans blesser personne.

Il y avait d'abord en tête M. Dorion qui "a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique; personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé. Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exception péremptoire en droit perpétuelle écrite dans le style de ses discours et qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même songe qu'avait fait Joseph longtemps avant que d'être le premier ministre de Pharaon. Il rêva que douze des étoiles les plus rouges et les plus grandes de la pléiade, y compris celle de son petit frère Eric, s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme, la première fois lorsqu'ayant une dizaine d'années il avait signé une pétition contre les griefs, circonstance qu'il a rapporté en chambre dans son premier discours, et la seconde fois lorsqu'il lui était arrivé de signer comme secrétaire le manifeste de l'association annexioniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne. Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-

annexionistes de Montréal le prenaient pour leur candidat."

Papin venait ensuite:

"Avant que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au *Moniteur*, il a été résolu d'une voix unanime que M. Papin serait le Danton de la Montagne... Le député de l'Assomption est au reste un bon enfant; sa figure a même une expression joviale lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton."

M. Prévost:

"Il lui importe peu que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient déposés, que Sébastopol résiste ou soit démantelé, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne."

M. Eric Dorion, l'Enfant Terrible:

"Mis à côté de M. Papin, c'est physiquement le contraste le plus frappant que l'on puisse voir. Il semble que ceux qui ont envoyé les rouges en chambre aient voulu former une collection anthropologique complète du nain au géant et de l'Antinous au Satyre."

M. Daoust:

"Grand, rude, vigoureux et pas très-beau garçon qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent. En Chambre il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues."

M. Dufresne:

"N'est pas aussi béotien qu'il en a l'air."

MM. Bourassa, Darche et Guèvremont:

"Nébulose composée de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur... M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique... M. Darche, chevelure qui paraît avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie... Connaissez-vous M. Guèvremont? Pour moi, il me semble que je le connaissais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler."

M. Valois:

"Est médecin et comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent et conserve sur ses habits des souvenirs frappants de tous les événements de la journée."

M. Jobin:

"C'est lui qui, dans les moments de crise, berce sur ses genoux l'Enfant Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost, et donne, les jours de fête, un coup de peigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois."

Tels étaient les collègues de M. Laberge, point de mire de cent traits qui nous paraissent aujourd'hui inoffensifs, mais qui dans le temps ont eu un succès prodigieux. M. Laberge était le plus épargné; il paraît même qu'il a été très-flatté de son portrait, et à ce titre nous reproduirons presque en entier le chapitre qui lui est consacré dans la *Pléiade Rouge*:

Saluons avec respect la seule étoile de première grandeur qu'il y ait dans toute la constellation!

M. Laberge est de très-petite taille, mais d'assez jolies formes, sa tête surtout est belle; ses yeux ont une expression de douceur accompagnée de finesse, sa bouche a de la causticité. Chez lui, les facultés perceptives l'emportent de beaucoup sur les facultés discernantes, comme on le voit de suite dans sa physionomie et sur son front proéminent à la base.

M. Laberge a véritablement "l'intelligence supérieure et l'éducation accomplie" que le *Moniteur* avait déclaré officiellement appartenir à tous les députés rouges. Il n'a peut-être pas au même degré "l'indépendance de caractère" qui forme le complément du signallement démocratique.

Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution, et si une argumentation nerveuse et serrée manque presque toujours à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie.... On le dit très-éloquent lorsqu'il se passionne, et cela doit être, car sa voix est sympathique; mais en chambre il s'est borné jusqu'à présent à une sorte de paisible élégance qui intéresse sans émouvoir. Sa figure favorite est l'antithèse, et chez lui elle fixe quelquefois le jeu de mots, ce qui n'est pas du tout parlementaire, le genre parlementaire ayant été inventé par les Anglais qui se sont toujours abstenus d'avoir de l'esprit....

Il nous a menacés de verser ju qu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de nos institutions. On vous exempter it, M. Laberge, de verser même la première, si vous vouliez seulement nous dire quelles sont les vieilleries auxquelles vous tenez si peu de ne pas vouloir répandre pour elles une seule goutte de cette encre dont votre parti se montre si prodigue.

Avec la compagnie que vous tenez, une telle restriction ne laisse pas que d'être inquiétante. On désirerait aussi savoir, au premier moment de loisir que vous laisserez votre grande mesure des juges de paix électifs, quelle est l'allége que vous vous proposez de faire au programme démocratique. La chose est beaucoup plus grave qu'elle n'en a l'air, et votre réponse sur le tout est affreusement avec une "anxiété" qui n'est égalée que par l'est me que l'on a pour vous.

M. Laberge est un talent distingué; ce n'est ni un prophète ni un sybillique, comme le donnent à entendre quelques ministériels malicieux afin d'aiguiller la jalousie de ses collègues de la Montagne; mais tel qu'il est, il peut bien inspirer des craintes sérieuses aux ambitieux du parti. Aussi s'efforcent-ils de proclamer qu'il est un homme d'imagination, un caractère original et par-dessus un littérateur, un poète, ce qui est une manière comme une autre de commencer à insinuer qu'un homme n'est bon à rien.

En comparant le député d'Iberville à la plupart de ceux qui l'entourent, on se demande comment il en est venu là. Hélas! comme dit Virgile, de combien d'erreurs n'est pas capable un jeune homme tourmenté par un amour impitoyable.... *Quid Juvencus....?*

C'est cette belle divinité terrestre qui s'appelle la louange qui a séduit le cœur de M. Laberge; c'est elle qui lui a inspiré une de ces passions éternelles que toutes les ovations démocratiques auront bien de la peine à satisfaire, car il est homme à en reconnaître tôt ou tard, si ce n'est déjà, tout le néant, à sentir toute la faiblesse de Pénélope grossier que l'on brûle dans les colonnes du *Pays* et du *Moniteur*....

Enfin, le jeune homme avait besoin d'action, d'expansion, d'émotion de fumée; il fallait choisir entre la voie ordinaire et la voie nouvelle; le premier parti était le plus sage, le second le plus éloquent. L'imagination déjà grande et forte l'emporta sur la sagesse qui ne faisait que de naître.

C'est ce qui explique pourquoi M. Laberge, abreuvé aux sources rafraîchissantes du catholicisme, se laisse emporter par le vent de ces feuilles vénérées, le *Séneur*, le *Moniteur* et le *Journal*; pourquoi, lui, honnête et généreux, se fit qu'en parlant de l'abolition des dîmes, on flatte les plus sordides cupidités; pourquoi, instruit et intelligent, il se laisse imposer des brevets comme les juges de paix électifs et les parlements annuels. Ce n'est pas qu'il veuille se faire un marche-pied de tout ces choses pour devenir Procureur-Général, il abandonne cela volontiers au chef suprême, mais c'est qu'il tient à l'honneur de jouer son rôle jusqu'au bout, et comme on lui a assuré qu'il était un des chefs, il se dit à lui-même comme le personnage de Scribe: il faut bien que je les suive.

Irat-il loin, me demandez-vous? Mais sans doute! Est-ce que l'on sait ou l'on s'arrête lorsqu'on a pour vous guider en avant l'Enfant Terrible, et par derrière pour vous pousser, le citoyen Pierre Blanchet!

Celui qui inspirait un tel respect à ses adversaires devait être un homme d'une valeur réelle.

M. Laberge en parlement était sur son véritable terrain, dans l'élément qui convenait le plus à ses facultés. Pas assez retors pour être un avocat de premier ordre, ni assez profond pour faire autorité dans la magistrature, il possédait un don naturel d'élocution, une largeur d'idées et une droiture de caractère qui lui créait, sans effort de sa part, une place exceptionnelle dans une assemblée délibérante. Il n'est pas devenu orateur par le travail, il était né expert dans l'art de bien dire. Sa phrase coulait de source, correcte et harmonieuse, comme un ruisseau toujours limpide. Il parlait une belle langue, un français véritable: sous ce rapport personne n'a été mieux doué que lui dans notre pays.

Pourquoi, avec de telles aptitudes, M. Laberge s'est-il retiré de la politique? Hélas! peut-être a-t-il subi le sort, trop commun parmi nous, des natures délicates que les déceptions jettent dans un dégoût insurmontable des hommes et des choses. Entré comme Solliciteur-Général en 1858 dans le cabinet Brown-Dorion, qui ne vécut que quarante-huit heures, il a pu s'exagérer le tort que lui causait cette alliance avec un homme si mal noté dans notre province, et il se sera dit qu'il était compromis pour toujours.

Quoiqu'il en soit, aux élections générales de 1861 il ne brigua point le suffrage populaire. Il se livra de nouveau à l'exercice de sa profession, à St. Jean, où le ministère

libéral de 1863 vint le chercher pour le faire juge suppléant à Sorel. A l'expiration du congé accordé au juge Bruneau, qu'il remplaçait, les conservateurs n'ont pas maintenu M. Laberge dans ses fonctions. Cet acte a été regretté même par des adversaires de M. Laberge. On dit que M. Cartier répondait à ceux qui lui en parlaient qu'il n'avait pu aider un magistrat qui avait rendu un jugement deux jours après le terme de ses pouvoirs. Cette raison était assurément plus spirituelle que péremptoire.

Obligé de se remettre encore une fois à sa profession, M. Laberge ne se mêla guère de politique. Il se contenta d'écrire de temps à autre dans le *Franco-Canadien*, plutôt pour rendre service au rédacteur absent que pour satisfaire un besoin réel de publicité. Il a publié aussi dans l'*Ordre* des articles qui ont été très-remarqués: il signait *Libéral mais catholique*. C'était sa formule, et il la défendait avec la plus grande sincérité. On peut dire, toutes proportions gardées, qu'il a été le Montalembert de son parti, associant à des convictions religieuses solides les idées modernes sur l'Eglise et l'Etat, démocrate autant que catholique.

M. Laberge était alors un écrivain élégant, facile, correct, toujours digne. On reconnaissait ses écrits à leur grand air, à leur cachet de bon style français, à l'ironie fine et de bonne compagnie dont il savait relever, assaisonner ses arguments.

Il s'est aussi essayé en poésie. Il a donné de temps à autres à la presse des vers aujourd'hui oubliés ou perdus. On trouve de lui, dans le second volume de la *Littérature Canadienne*, une fable intitulée *Le Crapaud et l'Ephémère*, qui n'a rien de remarquable; j'en citerai la morale:

A quoi sert la science,
L'âge et l'expérience

Si ce n'est pour le bien? Les talents sont un prêt:
A Dieu le capital, au prochain l'intérêt.

Il serait injuste de juger M. Laberge comme écrivain par ce qu'il a été au *National*. Lorsqu'il est venu se fixer à Montréal en 1872, il était déjà atteint de la maladie cruelle à laquelle il a succombé. Ce n'est qu'au prix d'efforts vraiment héroïques qu'il parvenait à écrire ses articles sous l'étreinte du mal qui le rongait. Ses adversaires dans la presse ne pouvaient toujours tenir compte de ses souffrances, il les ont trop oubliées parfois. Ils ne savaient pas assez, dit M. Hector Fabre dans *L'Événement*, ce que lui coûtaient ses plaisanteries émoussées. Pour ma part, je confesse avoir été trop sensible à ses attaques, et je regrette les représailles, mal comprises du reste, exercées contre lui.

M. Laberge a été avant tout et par-dessus tout un homme de bien; il a été un grand caractère encore plus grand qu'un esprit distingué, et c'est par là surtout qu'il vivra dans la mémoire de ses amis. Le public retiendra quelques-uns de ses discours, mais les pauvres se rappelleront ses charités, ses intimes se souviendront de ses vertus. Qu'est ce que le talent? qu'est ce que la gloire? Les bonnes actions ont seules un vrai mérite, que les hommes eux-mêmes respectent ici-bas et que Dieu récompense là-haut. M. Laberge savait élever ses regards au-dessus des horizons terrestres; j'ignore ce qu'était dans le fond son libéralisme, mais il avait les espérances immortelles du catholique convaincu, et sa vie nous fournit les plus nobles exemples à imiter. En proie à une maladie qui ne lui laissait pas un instant de repos, il a montré dans ses souffrances le calme d'un sage et la résignation d'un chrétien; pauvre et chargé de famille, il imposait silence à ses tortures pour accomplir son travail quotidien, et le sentiment du devoir était si profond chez lui qu'il domptait parfois la maladie au point de faire illusion aux siens et de leur inspirer de courtes espérances.

OSCAR DUNN.

LES FRANÇAIS AU CANADA

A Monsieur OSCAR DUNN,

rédacteur de *L'Opinion Publique*.

CHER MONSIEUR,—Vous avez bien raison de protester contre l'attitude prise par les émigrés français qui ont assisté à l'assemblée du 1er courant, à Montréal.

Drôle de manière, en effet, de réussir dans un pays que de venir (à propos de quoi?) déclarer publiquement aux citoyens et aux autorités civiles et religieuses de ce pays que leurs institutions ne valent rien, pour telles et telles raisons bonnes ou mauvaises, que, etc., etc.!

Qu'il y ait certaines réformes utiles à faire dans le système actuel d'émigration au Canada, que les agents d'émigration aient commis et commettent encore des erreurs ou des fautes, tout cela est fort possible, et l'émigrant qui signalerait ces fautes ou ces erreurs aux autorités ne ferait qu'user de son droit.

Mais les diatribes n'ont jamais valu de bonnes raisons, et les émigrés français qui ont pris part à l'assemblée dont il s'agit ne tarderont pas à le reconnaître, je l'espère.

C'est que, en parlant d'intolérance, ces messieurs se montrent intolérants à l'extrême.

Béranger, qu'ils doivent connaître, a pourtant écrit:

"Qu'on puisse aller même à la messe,"
"Ainsi le veut la liberté."

Et l'on pourrait ajouter pour l'usage de ces messieurs, qu'ici "l'on peut même ne pas aller à la messe," et que personne ne forcera de s'y rendre ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette pratique.

Voilà seize ans que je suis établi moi-même en Canada, et j'ai, chaque année, la visite de plus de soixante émigrants français.

Or je n'en ai pas encore vu un seul qui, désireux de travailler et de rester fidèle aux devoirs que la saine morale, les convenances et la politesse nous prescrivent à l'égard des personnes qui nous emploient, je n'en ai pas vu un seul qui n'ait pas réussi; plusieurs même ont acquis, en peu de temps, une fort honnête aisance.

Je pourrais développer longuement les questions soulevées par la regrettable manifestation du 1er août; mais cela m'entraînerait trop loin.

Je veux, avant de terminer, donner à mes compatriotes émigrés en Canada, l'assurance, (pour me servir de vos propres expressions,) que ces quelques lignes m'ont été dictées par "un sentiment de vive sympathie, de profonde affection pour la France," et j'ajouterai d'un sincère attachement pour le Canada, ma patrie adoptive.

Votre bien dévoué,

E. BLAIN DE ST. AUBIN

Ottawa, le 15 août, 1874.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TRAITÉ DE RÉCIPROCITÉ.

Dans l'article précédent, nous avons établi que l'activité agricole et industrielle du Canada n'avait point pour cause le traité de réciprocité de 1855-1863, mais était la conséquence naturelle du développement de la richesse du pays et pour preuve, nous avons montré que depuis la conclusion du traité, l'importance du commerce de la Puissance avait augmenté, non seulement avec l'Angleterre, mais avec les Etats-Unis eux-mêmes, dans une progression plus forte qu'elle n'avait eu lieu durant l'existence du traité et nous avons conclu à l'inutilité d'un nouveau contrat, puisque l'élan commercial du pays s'était encore accéléré depuis la rupture de l'ancien.

Si nous ne trouvons aucune raison économique qui puisse engager le Canada à renouveler le traité, cherchons quels motifs les Etats-Unis peuvent avoir aujourd'hui de renouer un contrat qu'ils ont eux-mêmes rompu; ces motifs puissants sont de deux natures différentes: l'une avouable: offrir au Canada certaines concessions pour obtenir par contre l'usage en commun avec lui des eaux du St. Laurent et de ses canaux, pour l'exportation de leurs produits; et l'obligation pour le Canada de construire à ses frais le canal de communication entre le St. Laurent et le lac Champlain; l'autre dissimulée et secrète: amener par un contact plus intime avec les populations canadiennes, par une espèce de communauté d'intérêts, la réalisation d'un rêve depuis longtemps caressé et que la rupture abrupte du traité de 1855 n'a point accompli.

Les faits et les documents ne manquent pas et nous ne puiserons qu'à des sources d'une authenticité incontestable: les publications des gouvernements ou celles des chambres de commerce, pour mettre en évidence les motifs que nous attribuons aux Etats-Unis.

Les concessions offertes au Canada par le traité sont: Pour l'agriculture, l'entrée en franchise immédiate des produits des terres, des forêts et des animaux; pour l'industrie, l'entrée en franchise de ses produits, mais après une période de trois années, amenant chacune un dégrèvement d'un tiers dans le montant des droits. Examinons la valeur de ces concessions.

En 1870 (dernier census officiel), la population des Etats-Unis s'élevait à 38,553,371 habitants. Les terres en culture agricole représentaient 188,912,833 acres, soit environ 253,951,697 arpents carrés. La production en céréales en 1870, fut de 1,387,274,217 boisseaux ou minots, celle des blés comprise dans ce chiffre total fut de 287,745,626 minots; déduisant du chiffre de la production 20 pour cent pour semence, resta un total équivalant à 28 minots 78-100ème par tête de population: chiffre de production supérieur à celui d'aucune autre contrée.

La valeur des fermes qui n'était en 1850 que de \$3,967,343,580 était passée en 1870 au chiffre de \$11,124,958,747. Par valeur des fermes, il faut entendre la somme des deux capitaux investis; le capital foncier: les terres, les bâtiments, les chemins d'exploitation, les travaux de tout genre, accumulés avec le temps pour la mise en valeur du sol et incorporés avec lui et le capital d'exploitation ou industriel: animaux, outils, engrais, récoltes en grange. Enfin la population agricole s'élevait à 5,922,471 personnes capables d'être utilement employées sur une ferme.

En présence d'une production de céréales, s'élevant à 28 minots par tête de population : chiffre si supérieur à celui de 20 boisseaux par tête que donne la Russie, seul pays dont la production puisse être comparée à celle des Etats-Unis, puis que seuls ils cultivent le maïs, peut-on considérer, comme une faveur faite au Canada, la faculté d'importer sans droits son surplus de production sur le marché américain ? que sont les \$6,178,449 d'exportation canadienne de céréales aux Etats-Unis pendant 1872, soit environ 4,500,000 minots de tous grains, perdus dans une production de 1,400,000,000 de minots ? c'est une addition de 115 millièmes de minot soit 5 livres 1-6ième aux 28 minots qu'ils récoltent !

C'est là, de la part des Etats-Unis, il faut le reconnaître, une concession bien onéreuse ; mais cette concession pourrait bien se réduire à n'être qu'une intention bienveillante, car la Californie, dans les six premiers mois de cette année, a exporté vers l'Est, 398,000 minots d'orge et 40,000 minots de malt : si la Californie, qui, en 10 années a poussé sa production de blé dans l'état, à 25,000,000 de minots, se donne à la culture des orges, avec le même entraînement, il est bien à craindre que la brasserie américaine n'abandonne promptement les orges canadiennes.

Mais peut être l'examen des avantages faits à l'industrie modifiera l'impression peu flatteuse que laisse l'avenir de l'exportation des céréales. Laissons de côté les trois premières années de la mise en vigueur du traité proposé ; arrivons au moment où l'industrie canadienne pourra offrir sur un marché de 40,000,000 d'âmes ses produits sans barrière de douanes et sans entraves ; elle vient lutter, tout jeune encore, elle qui n'a connu que la protection illusoïre, contre une industrie, préparée de longue main, garantie, dès son enfance, contre tout contact, qui eut retardé ses progrès, par un tarif prohibitif, et dont les forces productrices atteignaient déjà en 1870 le chiffre énorme de \$4,332,325,493 ! soit \$114 par tête de population.

L'issue de la lutte ne saurait être douteuse : si, en guerre, la victoire est toujours pour les gros bataillons, si la valeur individuelle est nulle, il en est de même en industrie. Là où est l'accumulation des capitaux, là où est l'expérience, chèrement achetée parfois, mais enfin acquise, là est la victoire.

Si les industriels canadiens à demi protégés qu'ils sont par le tarif actuel, se plaignent déjà que les Etats-Unis inondent ce marché du surplus de leur production, que sera-ce lorsque l'ombre même de la protection aura disparu ?

Les crises financières ne sont point rares aux Etats-Unis. Leur production effrénée, conséquence forcée d'un capital trop restreint pour les opérations entreprises, ne connaît point d'arrêt et ils étonnent moins encore par les catastrophes et les sinistres dont ils sèment leur route que par la facilité avec laquelle ils les oublient. Or, dans ces paniques, quand l'argent se cache, quand l'escompte monte à 2 ou 3 pour cent par mois, que fera le fabricant ? offrira-t-il son papier sur le marché ? acceptera-t-il un escompte ruineux pour ses besoins comme pour son crédit ? Non. Il inondera le marché canadien, y réalisera, à vil prix, la marchandise pour laquelle le marché américain n'a plus de preneurs, se créera des ressources coûteuses peut-être, mais son crédit sera sauvé !

Ainsi la Puissance du Canada serait pour l'industrie des Etats-Unis le débouché de son trop plein de production, une soupape de sûreté, si vous voulez ; et l'industrie canadienne, écrasée sur son propre marché, aurait-elle plus de chance sur celui des Etats-Unis ?

Voilà donc à quoi se résument les concessions du traité. Privilège pour l'agriculture d'importer ses produits dans un pays où la production est de 28 boisseaux par tête. Privilège pour l'industrie d'importer des fabricats similaires dans un pays où la production industrielle est de \$114 par tête !

Que demandent les Etats-Unis par contre ? Ils demandent une concession dont aucun chiffre ne peut représenter la valeur. Le peuplement de l'intérieur des Etats-Unis et l'accroissement de production, qui en est la conséquence, font de la question des transports à bas prix vers la mer une question vitale pour eux. En effet : lorsque la production dépasse les besoins, il faut ou lui trouver un débouché ou l'arrêter. Entre ces deux solutions, il n'y a point de milieu. Arrêter la production, c'est arrêter l'immigration, c'est arrêter la création de la richesse, c'est ruiner ceux qui sont déjà sur le terrain. — Trouver un écoulement pour les produits accumulés : c'est exciter l'élan d'un travail plus actif encore, c'est appeler de nouvelles populations, c'est assurer l'augmentation de la fortune publique.

De là cette nécessité absolue d'avoir des voies de transport égales en puissance à celle de la production. De là cette convoitise ardente de la navigation du St. Laurent et de ses canaux. Heureux surtout de jouir de cette route si désirable à l'Océan, par réciprocité pour les concessions si larges que confère au Canada le traité proposé.

Nous avons examiné dans tous ses détails le motif avouable ; nous avons vu de quel prix illusoire serait payée la concession si désirée. Examinons maintenant ce que nous appelons le motif caché.

Les partisans du traité nouveau ont dû se rendre à l'évidence et reconnaître au point de vue économique son inutilité ; ils l'ont fait avec franchise et néanmoins ils insistent sur sa conclusion. Les raisons commerciales ne pouvant être invoquées, on a mis en avant des raisons politiques et nous les voyons se produire dans les sessions de la Chambre nationale de commerce tenues à Ottawa en février dernier. Des délégués des chambres de commerce des Etats-Unis assistaient à ces séances et des discours prononcés, nous déduisons une tendance que les paroles servaient plutôt à voiler qu'à préciser.

Un des membres de la chambre de commerce s'exprime ainsi : Je crois que les chiffres que j'ai donnés prouvent que ce pays a prospéré et peut prospérer sans le traité, mais je pense que personne ne peut considérer la position de deux pays sans admettre qu'il est de l'avantage commun d'avoir les relations les plus libres. Nous avons, en sus d'une frontière commune de 4000 milles de long, beaucoup d'intérêts communs, le même langage, la même religion, les mêmes traditions et il me semble que plus étroites deviennent nos relations commerciales, plus prospères deviendront les deux contrées. Un autre membre admet que la puissance peut prospérer sans le traité de réciprocité, néanmoins, au point de vue humanitaire, il favorise le traité qui nous fera vivre, dit-il, en termes amicaux avec nos amis des Etats-Unis.

Les délégués américains sont plus accentués encore : l'hon. M. R. Hawley, du Détroit, dit qu'il désire un traité qui, tout en augmentant le commerce et ajoutant à la richesse des deux nations, engendrerait ces sentiments d'amitié, d'estime et de fraternité, qui certainement ne sont ni moins importants ni moins désirables.

Le capitaine Dorr, de Buffalo, a la franchise d'un marin : Nous ne demandons pas, dit-il, de barrières pour empêcher les navires d'aucune de nos deux nations d'arriver à l'Océan, nous voulons une grande route commune. Nous sommes le même peuple, ne parlons-nous point la même langue, ne prions-nous point dans les mêmes églises, ne jouissons-nous point de la même liberté religieuse et n'avons-nous point les mêmes écoles libres ? Pourquoi ne serions-nous point frères vivant dans l'unité ?

Arrêtons-là nos citations, elles sont assez significatives. Certes nous ne pouvons blâmer le capt. Dorr, il est Américain ; mais comment put-il oublier qu'un tiers de la Puissance et particulièrement la majorité de la province de Québec, ne parle pas le même langage, ne prie point dans les mêmes églises et n'a point les mêmes traditions, et néanmoins a droit d'être comptée comme partie du traité à intervenir.

Ainsi, si la raison économique ne peut autoriser la signature du traité, la raison politique, c'est-à-dire l'affinité de la race, engage à l'accepter. La conclusion logique de cette attraction mutuelle est facile à déduire.

La rupture du traité de réciprocité fut amenée, dit-on, par la position prise par l'Angleterre pendant la guerre de la sécession ; il fallait la punir du prétendu appui donné aux confédérés et le gouvernement crut l'atteindre en brisant le contrat de réciprocité. Il espérait par cette rupture amener une autre conséquence. Laissons parler M. McLaren, de Détroit, un des délégués à Ottawa qui, deux fois, déclara qu'en 1865, pendant la session à Détroit de la chambre de commerce, un agent officiel du gouvernement américain s'y présenta et insista auprès des membres pour les engager à demander l'abrogation du traité de réciprocité, dans le but de forcer le Canada à s'annexer aux Etats-Unis.

Le résultat cherché ne fut point obtenu et loin de se jeter dans les bras de l'union, le Canada se fortifia en réunissant en un faisceau toutes les parties éparses des sujets anglais.

Obtenir aujourd'hui par le contact et les relations amicales ce que la hauteur et le dédain manifestés lors de la rupture du traité n'ont pu faire, rappeler les liens du sang, faire valoir l'empreinte des mêmes traditions, l'attrait du même culte et des mêmes dogmes religieux : voilà le plan nouveau, mais l'idée première est restée.

Tout peuple est bien fort, qui a foi en soi-même, qui croit fermement à sa mission à accomplir. Ecoutez le *Herald*, en cela l'écho de la foi du peuple américain en sa destinée manifeste :

« Le Canada et le Mexique sont les deux satellites qui gravitent autour des Etats-Unis. Dans un temps donné l'attraction sera assez forte pour les attirer vers la planète dans laquelle ils se confondront. »

Le traité de réciprocité nouveau, dépouillé de tout avantage matériel et défendu par ses partisans au seul point de vue politique, est un acheminement certain vers une annexion prochaine.

LOUIS ROCHER.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Nous quittons Omaha entre onze heures et demie et midi. Il reste encore six cent trente lieues à faire pour atteindre San Francisco ; désormais, il n'y a plus qu'une seule ligne de chemin de fer, c'est la *Union Pacific* qui transporte les passagers et le fret jusqu'à Ogden, où elle sera remplacée par la *Central Pacific*. Le convoi est plein, tous les lits sont pris et le nombre des cars s'élève bien à dix à douze ; c'est ainsi, paraît-il, tous les jours ; la ligne du Pacifique est quotidienne, comme le lecteur le sait déjà ; mais ce qu'il ignore peut-être, c'est l'aménagement à l'intérieur des cars. Il n'y a pas comme je l'ai dit plus haut, de restaurant dans le train ; il n'y a pas non plus de char-salons, et quelquefois seulement il y a un char-fumoir sur une partie de la route. Le train du Pacifique est absolument semblable aux trains de l'est, à l'exception qu'il renferme moins de confort, moins de luxe, et qu'il se salt bien davantage. A part le train régulier de la maille, il y a aussi des convois d'émigrants constamment sur la route et des trains de fret qui courent parfois jusqu'à un quart de mi lie de longueur.

Le billet que vous avez acheté en partant de Chicago est bon pour toute votre vie durant, et s'il vous plaît de vous arrêter en chemin vous trouverez aux principales stations, même du désert, un hôtel assez confortable où, moyennant trois dollars par jour, vous aurez des repas fort honnêtes, du maïs à profusion, sous toutes les formes possibles, du thé à la glace et surtout du café toujours excellent.

Quelques heures après avoir quitté Omaha, on entre en pleine pièce dans cette formidable région de l'Ouest où se commencent tant d'aventures, et où il y a quelques années à peine, la vie était si sauvage, si aventureuse, qu'aucun homme ne pouvait s'y risquer sans son pistolet ou son couteau. Aujourd'hui même, à mesure qu'on s'éloigne de la grande route du chemin de fer, les dangers se multiplient et les hommes sont de plus en plus farouches.

La loi ne saurait avoir grande force où il n'y a pas de société organisée et le lynch est le moyen suprême. J'ai entendu lui dire par un tout jeune homme encore, qui avait accepté un bureau de télégraphe dans un village du Colorado, que lorsqu'il partait de chez lui le matin, il ne savait pas s'il y reviendrait vivant le soir, et qu'il ne se passait guère de semaine sans qu'il vit pendus à quelques arbres, devant sa porte, deux ou trois mauvais diables qui en auraient fait autant à leurs ennemis, s'ils avaient été les vainqueurs.

On peut voir partir de chaque station importante des diligences traînées par quatre mulets, recouvertes d'une toiture en toile maintenue par des arceaux et remplies de ces hardis pionniers qui s'en vont à des distances de trente, quarante, cinquante lieues, jusqu'aux endroits où il n'y a plus d'établissements. Ils vont chercher, quoi ? la fortune sous toutes ses formes ; ils n'ont peur de rien et sont prêts à disputer chaque pas fait de l'avant. Il faut voir ces rués types, débrouillés, osseux et sveltes, au pas indolent et hardi à la fois, figures anguleuses et franches, regard dont aucune inquiétude, au regret n'atténue l'assurance dans la force personnelle et la foi dans l'aventure, pour se faire une idée de ces rudes pionniers qui marchent bien en avant des civilisations et qui frayent des routes là où le compas n'a pas encore mesuré l'étendue.

Vingt-six heures après avoir quitté Omaha, l'on arrive à Cheyenne, petite ville bâtie dans le sable qui contient 3,000 habitants et où il n'y avait qu'une maison, une seule en 1867.

Déjà l'on s'y trouve à une hauteur de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un sol volcanique rempli de débris fossiles.

Dans cette petite ville, qui date de cinq à six années à peine, il y a déjà un journal quotidien, une revue mensuelle, de beaux édifices, des fabriques considérables et des ateliers où l'on prépare l'agathe, cette jolie pierre qui, montée sur l'or californien, constitue le bijou préféré des Américains. C'est à Cheyenne que se font aussi la plupart des chaussures pour les *settlers* de l'Ouest et ces selles bizarres, tout exprès pour des hommes qui passent des journées entières à cheval et qui ont souvent des trente à quarante milles à faire d'un établissement à un autre. Le cheval des plaines ! Il ne faut, lecteur, rêver à la cavale de l'Arabe. Celui-ci est un petit animal, d'assez maigre apparence, au galop mesuré, fait plutôt pour la fatigue que pour la course, qui ne coûte guère plus de soixante à quatre-vingts dollars et qui doit se contenter de peu par nécessité ou par nature.

Il n'y a pas longtemps que Cheyenne s'est débarrassé de ses cabanons de jeu et de danse, remplis du matin au soir du vacarme de l'orgie ; le meurtre au couteau et au pistolet y était d'une occurrence journalière. Un beau jour, quelques citoyens déterminés formèrent un comité de vigilance, s'emparèrent des plus hardis *desperadoes*, de ces *roughs* terribles qui sont encore en bien des endroits reculés la terreur de l'Ouest, et les pendirent sans façon sur une colline en les laissant exposés pendant des semaines entières. Depuis lors, la ville est tranquille, et l'on peut y vivre à la condition de n'y pas mourir d'ennui ou d'être propre à toutes les existences.

Nous avons fait ici cinq cent seize milles à partir d'Omaha et il reste autant à faire pour atteindre Ogden, près du grand Lac Salé ; c'est donc encore une journée de marche. Nous sommes dans le territoire de Colorado, nous traverserons celui de Wyoming et nous atteindrons l'Utah où se trouvent les Mormons, peuple si intéressant en ménage que les voyageurs ont presque toujours envie de rester au milieu d'eux et de se convaincre par l'exemple combien il faut de femmes pour élever un homme. Nous avons traversé, depuis le départ de Montréal, toute la province d'Ontario, les Etats du Michigan, de l'Illinois, de l'Iowa et du Nebraska, et nous avons atteint le Colorado, cette perle de l'Ouest central, comme l'appellent les *settlers*. Six cents lieues déjà en moins de cinq jours, cela commence à compter ; on le sent à ses articulations et à ses reins ; quant à la tête, il n'y en a plus ou à peu près ; elle fait l'effort sur les épaules d'une terrine dans laquelle on fricte sauter des cailloux. Arriver tout bossué, tout craqué, tout moulu chez les mormones ne serait peut-être pas du goût des dames ; aussi les voyageurs, fiers de leur personne, passent-ils outre et ne prennent pas l'embranchement de trente cinq milles de longueur qui conduit d'Ogden à la ville du Lac Salé.

Pour moi, j'avais encore bien plus de raisons de ménager ma bourse que mon extérieur, que je méprise du reste à cause du peu que j'en ai toujours tiré. On ne peut en effet faire ce court trajet entre Ogden et la ville des mormons, quand même on n'y resterait qu'une journée, sans qu'il en coûte au moins vingt dollars. Le voyage seul revint à six dollars, l'hôtel à cinq, et il en reste neuf qui fondent sans doute sous le regard de tant de femmes ou qui s'en vont en douze d'une aussi intéressante visite.

Mais suivons notre route. On laisse Cheyenne après y avoir passé une demi heure à se restaurer et à se désaltérer tant bien que mal. C'est d'ici que part le chemin de fer à voie étroite—deux pieds et demi—seulement de largeur et cent six milles de longueur—qui conduit à Denver, dans le Colorado, à travers le pays le plus accidenté, le plus curieusement pittoresque qu'il y ait au monde. Maintenant, nous allons voir apparaître les Indiens et les Chinois. Les indiens pouah! ce sont des Cheyennes, des Arapahoes, des Threshoues et même des Pawnees. Ils sont tous infectes, à demi-nus, repoussants; ils viennent mendier, enve'oppés dans une couverture sordide qui traîne d'un côté et ne couvre qu'une épaule; les femmes surtout sont horribles à voir; et dire qu'on a fait tant de poésie et tant de romans sur les êtres de par illes créatures!

J'ai vu une Indienne dont toute la figure et le front, à l'exception du nez et de la bouche, étaient couverts de goudron. Bien des voyageurs surpris la regardaient, sans arriver à comprendre ce que pouvait signifier une pareille fantaisie; je m'approchai d'elle et lui demandai en anglais de m'expliquer le goudron; elle ne comprenait ni mon langage ni mes gestes; j'avais beau me porter la main d'une oreille à l'autre et des cheveux au menton, c'était comme si j'avais parlé au grand Turc. Enfin deux ou trois autres Indiennes, qui se trouvaient avec elle, après une consultation fort vive, m'apprirent que ce goudron était un signe de deuil, que la goudronnée en question avait perdu son mari depuis trois ans, et, que, dans sa tribu, toute femme qui devenait veuve était tenue de se barbouiller ainsi pendant trois années exactement. Elle en avait encore pour deux ou trois jours, de sorte que j'étais arrivé juste à point pour jouir de ce spectacle; c'est la seule chance que j'aie eu dans tout mon voyage; aussi je lui consacrai un paragraphe.

Quant aux Chinois, ce sont des êtres intéressants en vérité. Ils tourmillent sur la route du chemin de fer; le fait est qu'ils en ont été dès l'origine les principaux ouvriers; ces hommes-là travaillent pour presque rien et se nourrissent d'un peu moins. Ce sont en général de petits hommes jaunes, anguleux, dont la longue queue tressée derrière la tête est relevée, aux Etats-Unis, de façon à former une toque sur la nuque. Ils sont échelonnés sur toute la ligne, la réparent au fur et à mesure des besoins, et s'emploient à tous les travaux généralement qu'onques que nécessitent les circonstances. Leur industrie, leur probité et leur infatigabilité sont sans égales. Jamais un Chinois ne prend un verre de quelque ce soit, si ce n'est d'eau ou de thé, et il ne mange guère que du riz; cependant il peut travailler quatorze heures par jour; le fait est qu'il n'y a pas de limite à la quantité d'ouvrage qu'un pareil homme peut faire sans prendre de repos. Son objet fixe est de faire le plus d'ouvrage possible en peu de temps, d'arriver à son sac d'éclus avec le quel il retournera en Chine où il vivra comparativement pour rien. En effet, dans son pays, un repas ne lui coûtera guère que deux ou trois sous, tandis que son travail est rétribué en proportion; mais aux Etats-Unis, il gagne vingt fois plus et dépense à peu près autant, de sorte qu'il a bientôt constitué une forte épargne. Il n'apprend de l'anglais que ce qu'il lui en faut pour faire rigoureusement son affaire; c'est là son idée fixe et tout le reste ne l'occupe pas. Son langage est extrêmement animé et bruyant; trois Chinois engagés en conversation peuvent vous casser les oreilles, mais heureusement ça ne dure pas, et la pipe, qui remplit tous leurs loisirs, les rend bientôt aussi taciturnes que des chefs indiens en conseil.

Peu après avoir quitté Cheyenne on commence à voir les premiers antilopes et les chiens de prairie. Quelle gracieuse et charmante créature que l'Antilope! Le bruit du train ne l'effraye plus; il vient jusqu'à deux ou trois arpents de la ligne, écoute avec sa tête fine et douce, suit longtemps du regard, et, parfois, comme s'il voulait imiter le roulement du train, il part de ce galop cadencé et presque rêveur qui fait tendement frissonner la plaine. Tantôt les antilopes sont par groupes, tantôt ils sont isolés; le plus souvent ils sont par couples, mâle et femelle, père et mère, l'un près de l'autre dans la vaste solitude. Si le mâle s'est éloigné tant soit peu, il se dépêche lorsque le train arrive de rejoindre sa compagne; on lit l'angoisse et la hâte dans sa course précipitée; elle, souriante, émue—j'oserais employer ces mots—vient doucement au devant de lui; on le voit alors tous deux ou s'arrêter ou contempler en silence, ou prendre d'un trot léger le chemin sans trace du désert. On comprend, en voyant ces douces et gentilles créatures quel crime c'est que de leur faire la chasse; aussi les voyageurs les regardent-ils, presque toujours, d'un œil ému et comme plein de reconnaissance pour l'heureuse, quoique fugitive impression qu'ils en éprouvent.

Le chien de prairie, lui, est un petit être fantastique; c'est un original et un railleur, guère plus gros que l'écureuil, d'un jaune plus saillant, il ressort à peine sur la mer de sable, de même couleur que lui, qui l'entoure. Il se tient debout, appuyé sur ses pattes de derrière, au-dessus du petit tertre où il a creusé son trou, et regarde, impassible et narquois, le long défilé du train qui ne lui cause plus la plus légère inquiétude. Ces chiens de prairie sont extrêmement nombreux dans certaines parties du désert; mais l'œil non exercé met du temps à les découvrir, tant ils se confondent, dans leur immobilité, avec les plus petits accidents de terrain, avec les moindres reliefs de l'étendue rousse et sèche où ils ont établi leur asile. Après deux ou trois cents milles on ne les aperçoit plus et l'antilope lui-même commence à disparaître, laissant au vaste désert de reprendre sa monotonie farouche et détestée.

Quand on a fait quelques heures, depuis le départ de Cheyenne, on arrive au plus haut point des Montagnes Rocheuses, à Sherman, ainsi appelé du nom du général américain le plus grand de taille et peut-être aussi de génie. Nous sommes maintenant à huit mille deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer; le train s'arrête et le voyageur peut lire, sur une large planche fixée dans le sol, une invitation à téléphoner à ses amis de Penitroit du monde le plus élevé où passe une ligne de chemin de fer.

L'air, à cette hauteur, est assez raréfié pour que bon nombre de personnes éprouvent une respiration difficile; il y en a qui saignent du nez, quelquefois même des oreilles; d'autres se sentent comme une angoisse étrange et subite, d'autres un évanouissement qu'ils ne peuvent maîtriser; mais toutes ces sensations diverses s'effacent assez rapidement, et le voyageur n'éprouve plus bientôt que le contentement intime d'échapper, ne fût-ce qu'une heure, à la désolation qui a fatigué son regard pendant deux jours entiers.

On ne croirait jamais être sur la crête des montagnes Rocheuses, tant l'ascension a été graduelle, et tant les divers sommets s'espacant au loin de façon à ce qu'on s'imagine voir plutôt des pics isolés que les fragments hardis d'une chaîne de montagnes. Le désert cède ici quelques instants la place à la nature dans sa puissance et sa fécondité; l'eau reparait sous la forme de ruisseaux où la truite abonde; les collines et les plateaux s'étalent sous le regard, et la végétation se montre çà

et là par quelques taches dorées que l'œil contemple avec une sorte d'étonnement, comme s'il en avait perdu le souvenir.

C'est à ce point culminant des Rocheuses, où l'on peut s'attendre à toutes les excentricités de température, que commencent à paraître les *Snow-Sheds* et les clôtures qui préservent des ourgans de neige. Ces *Snow-Sheds* sont de longs abris en bois, semblables à des tunnels, bâtis avec une solidité formidable afin de pouvoir résister aux avalanches qui descendent des montagnes aussi bien qu'aux coups de vent qui, durant l'hiver, balient la neige et l'amone'illent en bancs énormes le long de la route. Ces abris ont parfois plusieurs milles de longueur; dans les Sierras-Nevada, où ils sont surtout nécessaires, ils se suivent presque sans solution de continuité sur une distance de quarante à cinquante milles, mais dans les Montagnes Rocheuses, ils sont si peu nombreux et si courts qu'on les remarque à peine.

A Sherman, le thermomètre descend jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro l'hiver et ne s'élève guère, l'été, au-dessus de quatre-vingt-quatre; dans les environs, à travers les côtes-aux, les ravins, et sur les flancs des monts, il y a de la chasse à faire au chevreuil, à l'élan, à l'ours gris, mais il est peu de voyageurs qui s'y laissent tenter et l'on quitte Sherman pour descendre le versant opposé des Rocheuses du même train qu'on a gravi l'autre, en suivant des pentes et des courbes sans nombre sur une longueur de vingt à trente lieues.

En général, les passagers du chemin de fer du Pacifique sont des gens qui ne s'arrêtent pas en route; le touriste, proprement dit, est presque un mythe parmi eux, et, du reste, il faut avouer que ce n'est guère invitant, pour le plaisir de se donner de la nature saisissante, que d'arrêter dans des endroits sans hôpitaux, aussi déserts, qui n'offrent pas la moindre distraction ni le moindre attrait, et où l'on n'aurait d'autre compagnie que quelques rares et rudes passants qu'amènent et ramènent les diligences. Malgré les séductions et les promesses des Guides, qu'on vend dans le chemin de fer, personne ne se sent de force à tenter l'aventure; le voyageur n'a qu'un désir, mais un désir brûlant, impatient, sourd à toutes les sollicitations contraires, de sortir au plus vite de sa prison roulante, de l'ennui qui l'y dévore, de la fatigue qui l'y accable, et de la poussière, de la saie, de la fumée qui cuisent ses yeux, dessèchent sa bouche, irritent ses narines, et finissent par enflammer le cerveau après avoir brûlé la figure.

(A continuer)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

« La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

(Suite.)

Ni le talent ni les sujets ne manquèrent à Horace. Dans ses quatre livres d'odes il a touché à tous les sujets, religieux, intimes et nationaux. Il a réussi dans tous et n'a excellé dans aucun. Les sons qu'il a tirés de sa lyre toujours pleine de grâce et d'harmonie, flattent l'oreille, charment l'imagination et les sens, mais n'émeuvent l'âme et ne l'élèvent presque jamais.

Horace a chanté comme Pindare les dieux de sa patrie; mais nous savons qu'il n'y croyait pas plus que Rome. Il a chanté sa patrie; mais en son temps d'aveilissement et d'oisiveté où les infamies de la vie privée n'avaient d'égaux que les abaissements et les hontes de la vie publique, peut-on attendre de nobles inspirations de ces hommes qui passent leur vie à chanter un maître sans génie et sans vertu, seul digne de commander à ses concitoyens parce qu'il les avait tous surpassés en vices et en atrocités? Rome avait de grands souvenirs; mais si Horace s'en sert souvent pour faire avec les vices de son temps d'éloquents contrastes, il en fait rarement le sujet de ses chants. Il a d'éloquents invectives contre la mollesse de ses contemporains, d'énergiques peintures de la corruption des mœurs et de l'impunité. Mais lui-même n'avait été qu'un déserteur en Thessalie, un flatteur à Rome, un homme voluptueux et sensuel, partout corrupteur et corrompu. Horace n'aime pas plus sa patrie que ses dieux. Si le poète délors ses discordes et ses dissensions dans une élégante allégorie, c'est pour vanter bientôt sa grandeur et sa tranquillité aux pieds d'un maître qui l'asservit.

Horace connut moins encore cet amour pur qui veille au foyer domestique, comme l'ange de la famille, pour y garder dans une vertu sans tache l'union sainte des âmes, la paix et le bonheur. Il n'y a rien de pur, rien d'élévé dans cette voix mélodieuse qui soupire au milieu des parfums de Syrie, des vapeurs de la rose, des fumées du vin et des plus vils plaisirs, des chants d'orgies et de volupté. Il aime la nature et la chante avec une simplicité charmante et une inimitable harmonie; mais loin d'y contempler un sourire du ciel et un regard de Dieu, il n'y voit qu'une exhortation aux plus viles jouissances. Il voit फिर les années et la mort frapper d'un pied indifférent à la cabane des pauvres et au palais des rois. Il ne veut pas s'inquiéter de l'avenir. « La vie est courte, la jeunesse passe vite; hâtons-nous de jouir. A nous les parfums et les roses, à nous les plaisirs, le vin, la volupté. *Nunc est bibendum!* » Voilà toute la morale et toute l'élévation de cette poésie.

Falla-t-il donc que ce poète plein de charmes quand il oublie sa bassesse, qui peint si admirablement la sérénité du juste que les ruines même du ciel frappent sans l'ébranler, n'eût lui-même qu'une âme vile et un cœur corrompu? Or si sa morale tant vantée, était pour son temps la modération dans les désirs et les jouissances que les sages seuls pouvaient atteindre, que doit-on penser des mœurs de la famille et de la société romaine? Comment s'étonner qu'il ne soit sorti aucune grande voix lyrique de cet âme de ténèbres et de vices où seules s'appellent et se répondent l'incrédulité et la plus infâme dégradation?

••

Il me resterait un mot à dire de Propertius et de Tibulle. Le cœur me manque pour remuer tant de saletés. Il y a certaines infamies qu'on ne voisine pas impunément. L'infection qui en sort s'imprègne dans les vêtements; et l'on en remporte un atmosphère où un auteur chrétien ne peut vivre et qu'un lecteur honnête ne peut supporter.

V

DE LA POESIE LYRIQUE CHRETIENNE

Pour que le monde entende de nouveau la vraie poésie lyrique, il fallait rendre aux âmes la foi, l'espérance et l'amour, ces trois choses divines que l'homme avait perdues et qui sont la source de toute poésie comme de toutes vertus. Ce fut l'œuvre du christianisme. Il rendit aux âmes une foi vive et ferme, capable d'enthousiasme; l'espérance avec les épanchements du cœur dans la prière et les transports enflammés de l'amour. Il rendit aux âmes la passion divine, et sanctifia la passion humaine et ainsi il ouvrit aux peuples modernes deux

sources abondantes de poésie que l'antiquité n'avait pas connues.

Sans doute ces chants qui retentirent dans les temples chrétiens dès les premiers jours du triomphe de l'église, ces prières liturgiques qui s'élevaient au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour, ces hymnes de triomphe sur la tombe des martyrs n'ont pas le langage plein d'élégance et d'harmonie de l'antiquité classique. Elles ont quelque chose de plus grand et de plus beau, une élévation d'idée, une pureté de sentiment, une émotion grande et vraie qu'on chercherait vainement dans les odes d'Horace et de Pindare. Il n'y a que la poésie hébraïque au-Jésus de ces sentiments et de cette inspiration.

Je voudrais suivre le développement de la poésie chrétienne depuis son berceau jusqu'aux splendeurs du quatrième siècle. Le temps et l'espace me font défaut. Je laisse de côté les premiers chants liturgiques de l'église, et l'hymne gracieux du *Pélagogue*, de Clément d'Alexandrie. J'arrive immédiatement au poète le plus célèbre du quatrième siècle, Saint Grégoire de Nazianze.

Avec Grégoire de Nazianze naquit une poésie nouvelle inconnue à l'antiquité, plus intime et plus vraie que toutes les poésies anciennes. Elle sort des profondeurs de l'âme ramuée à la fois par le spectacle des choses humaines et le tourment des choses éternelles. Elle s'élève jusqu'à Dieu sur les ailes de la philosophie et de la théologie. C'est le plus souvent un soupir mélancolique de l'âme vers son Créateur; c'est une méditation faite avec l'intelligence, le cœur et l'imagination; c'est quelquefois un hymne enflammé; plus souvent c'est un retour sur le passé et un élan vers l'éternel avenir; c'est toujours une prière.

Cette poésie prie sans cesse, comme celle de David. C'est son originalité, sa beauté et sa grandeur. La prière c'est l'expression humaine de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. C'est la plus belle, la plus douce, la plus touchante expression de ce qu'il y a de plus sublime au ciel et sur la terre. Quand cette voix harmonieuse chante Dieu à la ravissante solitude qui l'entoure; quand cette prière mélancolique du saint solitaire s'élève doucement plaintive de la vallée de larmes jusqu'aux pieds du Créateur et redescend sur la terre frémissante de foi, d'amour et d'espérance, on croirait entendre un ange exilé et voyageur qui chante sur sa lyre les douleurs de l'exil, les joies et l'espérance de la patrie perdue.

Cette poésie mélancolique et rêveuse (je donne à ces mots une signification qui n'a rien de chrétien et de raisonnable) a tout le charme des méditations de notre siècle sans en avoir les défauts. Ses croyances et ses idées sont fermes, pieuses, nettement exprimées comme celles d'un théologien et d'un philosophe, mais avec une poésie de langage où l'on sent les dernières inspirations du génie attique et l'influence du génie oriental. Elle vit sans cesse dans le monde surnaturel; mais pour y arriver elle part du monde naturel. Elle aime la nature autant que la poésie antique, et mieux encore, parce qu'elle comprend le langage poétique de la nature que le paganisme ne voulait pas entendre.

Quand saint Grégoire de Nazianze veut repasser dans son âme les joies et les douleurs de sa vie, quand il sent le flot poétique monter et déborder dans son cœur, il sort de sa demeure, la tête inclinée par ses mélancoliques méditations. Il se rend dans un borage, et là, assis dans l'ombre, les pieds baignés dans l'eau fraîche qui coule en silence, le regard sur le beau ciel de l'Orient, il s'élève jusqu'à Dieu; il le contemple et lui parle dans ses poétiques ravissements; puis il se repaie sur lui-même et parle à son âme avec un charme indéfinissable. Il entend la douce voix du soir qui murmure dans les bois avec les derniers chants des oiseaux; mais son cœur inonde d'amertume est insensible à ces charmantes voix de la nature. Enveloppé de ténèbres, errant sans rien savoir, pas même le songe de ce qu'il désire, il pleure les misères qui font l'héritage des hommes. Il demande ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera, ce qu'est la vie et cette âme que rien n'arrête et ne fixe ici-bas, comme l'onde fraîche et pure qui coule à ses pieds en cherchant sans cesse de nouveaux rivages. Puis il retourne vers Dieu dont la lumière porte dans les douloureuses profondeurs de son âme la paix et la sérénité, et il revient à sa demeure, l'âme rafraîchie et le cœur doucement consolé.

Il nous reste de saint Grégoire à peu près vingt mille vers, la plupart composés à la fin de sa vie, dans sa chère solitude où il se reposait dans la prière, l'étude et la méditation, des fatigues et des douleurs de son apostolat.

En dehors même de ces vers, la poésie déborde partout dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze comme dans celles de tous les Pères du quatrième siècle. Il y a dans les œuvres des saints Pères de cette époque plus d'éloquence et de vraie poésie que dans toute la littérature grecque et toute la littérature romaine. C'est ce qu'ignorait profondément une partie de la jeunesse qui sort de nos collèges, et ce que ne soupçonnent pas une grande partie de leurs professeurs. Combien y a-t-il dans nos collèges de professeurs qui ne connaissent saint Grégoire que par l'raison funèbre de saint Césaire et le Panégyrique des Machabées, quand ils savent jusque là, de saint Basile que les discours aux jeunes gens et saint Jean Chrysostôme toute la première homélie sur Eutrope?—Je ne parle pas des Pères latins; il ne les ont jamais ouverts. Ils n'ont pas même dans leur bibliothèque la part ridicule qu'on a bien voulu faire aux Pères grecs.

Il me semble pourtant qu'il y aurait dans saint Augustin, saint Ambroise et saint Jérôme assez de loisirs pour occuper les loisirs d'un professeur de lettres. On ferait bien même de ne pas ignorer aussi absolument la poésie latine du quatrième siècle. Sans doute l'Occident n'eut pas au quatrième siècle de poète comparable à saint Grégoire ou à Synésius. Mais on peut être inférieur à ces deux hommes sans être indigne de l'attention de la postérité.

Synésius, néoplatonicien converti, puis évêque de Ptolémaïs, a laissé quelques hymnes où il chante Dieu, l'homme, le monde, la chute et la réparation. L'inspiration en est moins chrétienne que celle des poésies de saint Grégoire. Mais il y a souvent du mouvement et de l'enthousiasme, et comme dans tous les grands hommes de cette époque, la langue grecque dans toute sa pureté et son éclat, mais animée par les couleurs plus vives et plus brillantes du génie oriental.

Prudence le plus vanté et le plus populaire de tous les poètes latins de son temps, se fit poète à cinquante ans, à l'âge où les autres hommes cessent de l'être. Il trouva pour chanter les triomphes des martyrs et les prières d'un cœur chrétien à toutes les heures du jour, des inspirations élevées et vraies qui manquent à la langue plus pure et plus belle d'Horace.

(La suite au prochain numéro)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.



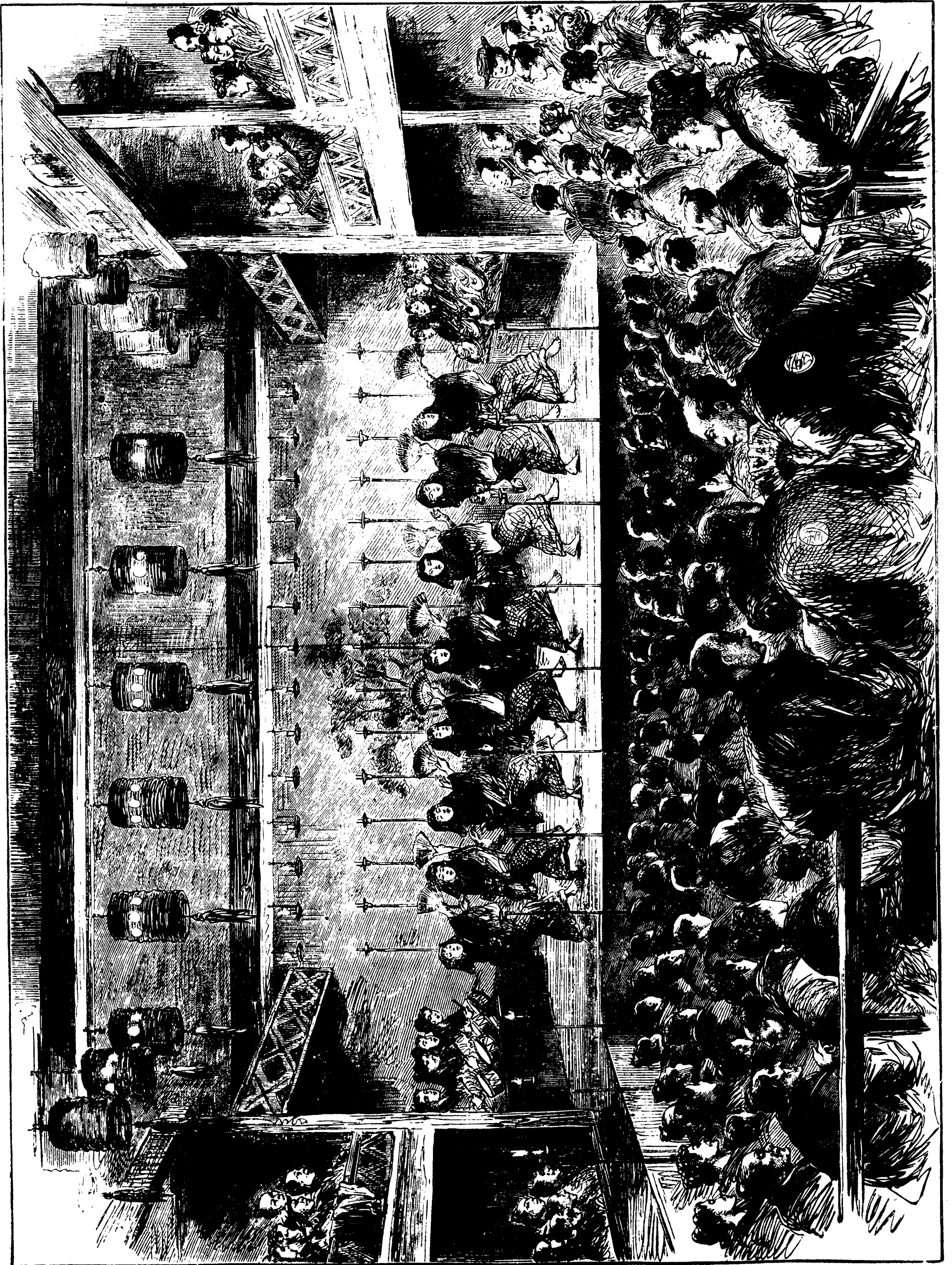
MODÈLE DE LA STATUE COLOSSALE DE JACQUES CARTIER OFFERTE A LA VILLE DE MONTRÉAL PAR M. ROCHET, DE PARIS



CHARLES-JOSEPH LABERGE, NÉ LE 20 OCTOBRE 1827, MORT LE 6 AOUT 1874



LES CARPES DE FONTAINEBLEAU



UN THÉÂTRE CHINOIS A SAN-FRANCISCO

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 27 AOUT 1874

LOYAUX, MAIS FRANÇAIS

Cette devise significative admirée de tout le monde, le 24 juin dernier, sur un des arcs de verdure de la rue Ste. Catherine, à Montréal, devrait être celle de tous les Canadiens-Français, surtout de nos hommes politiques.

La loyauté envers son souverain, envers son pays, est une vertu sociale qui commande le respect et que tout citoyen libre d'un pays libre ne saurait trop pratiquer.

Cette loyauté légitime, les Canadiens-Français l'ont prouvée en maintes circonstances, plus d'une fois même au détriment de leurs plus chers intérêts.

Autant courageusement ils avaient combattu pour l'honneur du drapeau de la France, aussi bravement ils ont exposé leurs poitrines pour sauvegarder l'honneur du drapeau anglais.

Toujours ils ont cherché constitutionnellement le redressement des torts qu'on commettait à leur préjudice; et si, une fois, il leur a fallu courir aux armes, c'est qu'il y a des bornes aux droits des vainqueurs comme il a des limites aux persécutions et aux injustices. Et pour quelques jours d'une glorieuse résistance aux fanatiques empiétements d'un gouvernement despotique, combien avons-nous montré depuis de déférence et de soumission!

Cette échouffourée de 1837 est différemment jugée par ceux qui ont étudié l'histoire de ces événements. Les uns trouvent le mouvement des patriotes trop prématuré, les autres élèvent jusqu'aux nues l'héroïque dévouement de ces braves.

Quelles que soient les opinions, les noms de ces martyrs de 1837-38 sont acquis à notre histoire glorieuse et si nous ne devons pas, suivant les uns, les imiter dans leurs actes politiques, ils ont et auront toujours droit à notre admiration.

Loyaux ils étaient à l'Angleterre, sinon à ses fanatiques représentants. Et, du reste, la loyauté envers ce qui constitue la patrie du cœur ne vaut-elle pas la loyauté envers le droit de la force. C'est ce que nous semblons ignorer depuis quelques années.

Nous sommes trop loyaux; c'est là notre grande faute. Je m'explique.

Aujourd'hui nous poussons si loin ce sentiment de loyauté que nous ne nous contentons pas d'être fidèles à notre souveraine, mais que nous nous croyons obligés d'être soumis à tout ce qui est anglais.

C'est ainsi que nous sommes loyaux envers des ennemis bien souvent déloyaux. Et si nous nous contentions d'être loyaux en silence! mais non, il nous faut le crier aux oreilles de ceux là mêmes qui, prenant cette loyauté pour de la *bonnicité*, nous regardent comme de beaucoup leurs inférieurs.

Nous craignons de défendre nos droits lorsqu'ils portent ombre à nos concitoyens d'origine anglaise, nous n'osons élever la voix contre les abus qui se commettent à notre préjudice, au nom de la force numérique.

Plus que cela, nous poussons la déférence jusqu'à donner les places d'honneur et de confiance à des Anglais là où leur élément national ne compte que pour un cinquième, quelquefois pour un dixième seulement. Et encore, si nous avions des exemples de la même déférence de leur part! mais non, la force de la majorité nous donne seule l'accès aux emplois civils. Partout où ils sont en majorité, les Anglais ne laissent arriver aucun Canadien-Français aux charges publiques.

Le grand but de nos hommes politiques Canadiens-Français semble être de plaire aux Anglais et d'obtenir leur amitié.

Il est triste de le constater, mais je cite ce fait pour prouver la justesse de mes assertions; l'hiver dernier, un député canadien-français très influent avait fait savoir à Louis Riel, alors à Plattsburg, qu'il désirait le voir à Ottawa pour parler d'amnistie. Riel se rendit à Ottawa, au milieu de périls sans nombre. Arrivé dans la capitale, le chef méritait fait connaître sa présence au député; mais hélas! la loyauté avait pris ce dernier au cœur et il fit dire à Louis Riel qu'il ne pouvait le voir, car il s'exposait à perdre son influence auprès des Anglais!!!

Le 24 juin dernier, nous nous sommes accablés de compliments, nous avons vanté notre patriotisme, mais nous ne nous sommes pas avoué que nous étions plus loyaux à l'Angleterre que Français et que *Canadiens-Français*. Mais que dis-je? Oui, nous nous le sommes avoué et publiquement encore.

Nous avons entendu nos orateurs protester de leur loyauté, de leur attachement à la couronne britannique, de la loyauté des Canadiens-français à leurs concitoyens anglais. Et cela, le jour de notre fête nationale lorsque les grands établissements anglais, tels que les banques de Montréal, des Marchands, n'avaient pas daigné ar-

borer leur pavillon en l'honneur de la fête patronale des Canadiens-Français. Et cela le 24 Juin, le jour de notre fête nationale, comme si la démonstration portait ombre aux Anglais. Nous affirmons notre force, notre cohésion, nous voulions faire connaître que notre nombre devait imposer le respect, et nos orateurs venaient dire aux anglais: Ne craignez rien, nous vous serons loyaux, nous vous serons soumis. Alors que nous célébrions les gloires nationales qui s'étaient illustrées en combattant contre les Anglais sur les champs de bataille et dans l'enceinte des parlements pour défendre nos institutions, notre langue et nos lois, nos orateurs venaient dire hautement à ceux-là mêmes qui ne nous demandaient pas cet acte de loyauté, que nous, les descendants de ces héros, nous serions loyaux envers les descendants de leurs ennemis!

Et ne reprochons pas ces exclamations à nos orateurs, ils ne font que suivre le courant.

L'anglicisme ne s'est pas introduit dans notre langage seulement, il est dans nos mœurs, dans nos idées, dans nos aspirations.

Oui, nous sommes trop loyaux, et pas assez Français. Nous semblons ne pas comprendre que nous ne serons quelque chose qu'en autant que nous conserverons notre caractère distinctif d'enfants de la France. Anglais ou Américains, nous serons toujours les derniers d'entr'eux, mais Canadiens-Français nous serons toujours nous mêmes. Soyons loyaux, mais français.

Soyons loyaux envers la constitution, mais ne soyons pas faibles avec ceux qui empiètent sur nos droits. Soyons loyaux envers l'autorité, mais sachons nous tenir fermes sur le terrain des principes et des privilèges.

Ne répondons pas à l'arrogance par la soumission, ne répondons pas à l'injustice par la déférence, ne répondons pas au mépris par les louanges.

Soyons loyaux, mais Français, c'est-à-dire fiers de notre nationalité et jaloux de nos droits.

Soyons loyaux, mais Français, c'est-à-dire juste assez Anglais pour être loyaux, mais Français avant tout.

Rappelons-nous que ce n'est pas notre qualité de sujets britanniques qui nous fera grands dans l'histoire, mais que ce sera notre attachement aux traditions glorieuses de nos pères qui eux étaient loyaux et Français.

Soyons donc loyaux mais Français. Et appuyons très fortement sur la prononciation de ce *mais* qui seul nous rappelle qu'il y a pour nous deux loyautés, comme il y a pour l'enfant dont le père est convolé en secondes noces, deux amours.

Soyons Anglais par loyauté, et Français de cœur, de langage et de religion, et comme tels sachons défendre nos droits.

FERD. GAGNON.

NOS GRAVURES

LA STATUE DE JACQUES CARTIER

Nous publions aujourd'hui une gravure représentant le modèle de la statue de Jacques Cartier que M. Rochet, artiste de Paris, a offerte gratuitement à la ville de Montréal. Ce modèle est une maquette de deux pieds de hauteur; la statue elle-même aura à peu près huit pieds. On verra que la pose est noble en même temps que naturelle.

LES CARPES DE FONTAINEBLEAU

Elles sont choyées à l'égal de toutes ces dames. On se plaît à leur donner de la mie de pain, et elles sont parfaitement apprivoisées.

UN THEATRE CHINOIS A SAN-FRANCISCO

Un théâtre chinois vient d'être inauguré à San-Francisco: 1,500 spectateurs assistaient à la première représentation.—Le spectacle a duré depuis sept heures et demie du soir jusqu'à trois heures du matin. Si d'un côté, les costumes des acteurs étaient splendides, robe de soie écarlate et de satin de Chine, brodées d'or, la musique laissait quelque peu à désirer. On pouvait d'ailleurs se rafraîchir en absorbant maintes tasses de thé et en fumant les cigares et cigarettes mis à la disposition du public par la générosité de l'administration. Prix des places: premières, 5 dollars, secondes, 3 dollars, troisièmes, 2 dollars.

Quant au drame, qui avait seize actes et quarante-deux tableaux, car on tenait à en donner au public pour son argent, c'était un tissu de combats, d'intrigues, de meurtres, de suicides, d'enterrements, d'empoisonnements, de danses, de poursuites et de sauts périlleux à n'y rien comprendre absolument.

La troupe ne compte pas moins de cent vingt-deux sujets. Il faut ajouter que les bonnes mœurs étaient aussi peu respectées sur la scène que les trois unités de temps, d'action et de lieu que proclame Aristote..... Le morceau capital de ce divin poème était un duo chanté par deux vaches, représentées par deux Chinois revêtus de la peau de ces animaux et la tête ornée de cornes. Cette bucolique a eu un grand succès d'enthousiasme.

NOUVELLES

Par une dépêche du câble l'hon. M. Robertson annonce à ses collègues qu'il est parti à bord du *Scandinavian* jeudi dernier. Il sera à Québec le 23 ou le 24.

Il n'y a aucune vérité dans la rumeur que M. St. Julien, ait été nommé magistrat stipendiaire pour les îles la Madeleine.

On dit que M. Huot doit se retirer sous peu du *Canadien*, ayant l'intention d'aller voyager en Europe.

Lord Dufferin a été l'objet d'une réception chaleureuse à Chicago. Lundi, Son Excellence a visité la Chambre de Commerce de la métropole de l'Etat et a répondu par une improvisation heureuse à une adresse présentée par le président de la Chambre de Commerce de Chicago. Lord Dufferin est ensuite parti pour le Détroit.

La distribution gratuite des lettres à domicile, commencera à Montréal le premier septembre prochain. Les officiers du bureau de poste prennent leurs mesures en conséquence; ils ont porté à trente-trois le nombre des facteurs.

M. Elie Tassé, ancien rédacteur du *Courrier d'Outaouais*, vient d'être nommé surintendant des écoles catholiques à Manitoba.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 15.—La *Gazette des Tribunaux* dit que le soir de la fuite du maréchal Bazaine, un soldat avait fait la garde deux fois et qu'à chaque fois, le geôlier avait engagé une conversation avec lui afin de le retarder dans l'exécution de ses devoirs. Le geôlier a été arrêté.

Londres, 15.—Bazaine est à Cologne; il y séjournera quelques jours pour attendre l'arrivée de ses enfants. Il déclare qu'il n'y a que sa femme et son beau-frère qui lui ont aidé dans son évasion.

Paris, 15.—Le général Marchi, gouverneur de l'île Ste. Marguerite, proteste de son innocence dans la fuite de Bazaine; il accuse le colonel Vilette, aide-de-camp, d'avoir préparé le plan d'évasion de la prison.

Huit personnes sont arrêtées sous soupçon d'avoir aidé le maréchal dans sa fuite.

Londres, 16.—Le *Daily News* dit que Bazaine est arrivé à Spa et que M. Rouher s'est rendu au château d'Arenberg pour consulter l'impératrice Eugénie.

Paris, 17.—Le *Journal des Débats* regarde l'élection de Calvados comme étant de mauvais augure et avertit le pays de se mettre en garde contre l'attitude menaçante des bonapartistes.

Le *Temps* dit que pendant que les partisans de la monarchie disparaissent, l'empire gagne des adhérents.

Le président MacMahon est arrivé à Laval; la ville est décorée de drapeaux et ce soir il y aura une grande illumination. Demain, le président passera une revue.

M. Bancroft Davis, nouveau ministre des Etats-Unis en Allemagne, est arrivé samedi à Paris; il partira lundi pour Berlin.

Paris, 17.—L'ex-président Thiers est revenu à Paris; sa santé est parfaitement rétablie.

Le colonel Vilette, aide-de-camp du maréchal Bazaine, a été examiné hier; il nie toute complicité dans l'évasion; la version que le maréchal s'est échappé au moyen d'un cable devient de plus en plus convaincante; plusieurs expériences ont été faites et prouvent que la descente dite avoir faite de la terrasse, n'est pas difficile.

Paris, 18.—Le président MacMahon est arrivé ce soir à St. Malo. Partout il a reçu un excellent accueil.

Le général Lewal a terminé l'investigation sur l'évasion du maréchal Bazaine. Il dit que la majorité de ceux qui le gardaient sont ses complices et qu'il est tout bonnement sorti par une porte ouverte.

Londres, 18.—Une dépêche spéciale de Paris au *Daily Telegraph* rapporte qu'un grave accident est arrivé à Victor Hugo pendant qu'il se promenait à Paris. Il a été frappé avec violence sur la tête par le timon d'une voiture. Il tomba sans connaissance sur le trottoir; mais après avoir recouvré suffisamment ses facultés il se rendit à son hôtel, quoique le coup ait été très fort pour un homme de son âge. On croit que les conséquences de cet accident ne seront pas sérieuses.

Paris, 19.—Le président MacMahon poursuit son voyage dans la Bretagne; il est arrivé à Rennes.

Le maréchal Bazaine a l'intention d'aller sous peu en Angleterre.

Paul Féval, le célèbre romancier, se prépare à partir pour New-York, afin de surveiller les rééditions de son dernier drame, qui doit se jouer en cette ville.

Paris, 20.—Aujourd'hui à une assemblée du comité permanent de l'Assemblée Nationale, M. Chabaud-Latour, ministre de l'Intérieur en réponse à une interpellation d'un membre de la gauche, a promis que toutes les pièces concernant l'évasion de Bazaine seraient rigoureusement examinées. Il a reconnu qu'il y a eu un manque de précaution contre la fuite du prisonnier, mais il a dit que l'investigation commencée par le gouvernement a montré que les autorités militaires du fort n'étaient pas compromises. Il a ordonné de ne pas poursuivre les investigations.

Le Duc de Cazes, ministre des affaires étrangères a dit à propos de la reconnaissance de l'Espagne, que le gouvernement était anxieux d'agir en concordance avec les autres puissances. Cependant pas un pouvoir n'a encore accompli l'acte de reconnaissance.

Le retard est causé par une question qui regarde la forme dans laquelle la république sera constituée. Les membres de l'extrême-droite ont exprimé leur désapprobation de la conduite du Duc de Cazes; mais une grande majorité comprenant les républicains approuve la conduite du ministre.

ESPAGNE

Londres, 15.—Une dépêche spéciale du nord de l'Espagne au *Times* rapporte que le maréchal Zabala, avec 24 000 hommes et 47 canons, a quitté Miranda, jeudi dernier, dans l'intention de porter secours à Vittoria qui est bloquée de près par les Carlistes. Ces derniers se sont fortamment retranchés à Puebla pour s'opposer à sa marche. Le général Morionnes surveille la

marche de Zabala et une attaque sera faite sur les Carlistes à Estella.

Madrid, 15.—On a reçu des dépêches officielles annonçant que le maréchal Zabala, afin de relever le courage des gens effrayés des provisions, est retourné à Miran la après avoir quitté des provisions et des hommes à Vittoria.

La Hollande et l'Italie ont reconnu la république espagnole.

Madrid, 15.—Les Carlistes se sont emparés du chemin de fer et ont coupé la ligne télégraphique entre cette ville et Saragosse.

Une dépêche spéciale de Madrid au Standard rapporte que le général républicain Blanco a ravitaillé Vittoria et a capturé 20 canons et plusieurs convois à Estella.

Le général Zabala a été rappelé à Madrid.

Bayonne, 18.—Le chef carliste Tristany s'est emparé de Gex de Urgel situé à 67 milles au nord-est de Lerdea.

Le combat a été acharné et les pertes des deux côtés sont sérieuses. Une immense quantité d'armes et de vivres sont tombés entre les mains des Carlistes.

ETATS-UNIS

Chicago, 17.—Son Excellence Lord Dufferin est arrivé en cette ville, dans la matinée de samedi, accompagné de Lady Dufferin et de sa suite. Le vice-consul anglais M. James War-rack alla en yacht à la rencontre des illustres visiteurs qui, en arrivant au quai, près du pont de State street, furent reçus par un comité du conseil communal. Après les présentations d'usage ils montèrent en voiture et en arrivant au "Grand Pacific Hotel" on leur présenta plusieurs adresses de bienvenue.

Dans la journée Lord et Lady Dufferin ont visité en voiture le district incendié, le Parc Lincoln, l'aqueduc et les tunnels, et ensuite sont retournés à leur bateau à bord duquel ils ont retenu à dîner quelques invités.

Hier Son Excellence étant indisposée n'a pu assister au service divin, mais une partie de sa suite s'est rendue le matin au "Grace Church" et le soir à la cathédrale.

Son Excellence n'était pas assez bien ce matin pour se plier au programme arrangé pour sa réception; toutefois à midi il se rendit au bureau de commerce qui était encombré.

L'hon. président du bureau introduisit le gouverneur-général qui, en quelques paroles, exprima sa reconnaissance pour la courtoisie qui était témoignée à lui et aux personnes qui l'accompagnaient. Parlant du traité de réciprocité il dit qu'on devait toujours tendre à établir des relations entre les différentes nations, qu'une convention commerciale devait donner pour être équitable à tous des avantages égaux, mais qu'en sa qualité de gouverneur-général, il ne pouvait exprimer sur le traité d'autres opinions que celles de son ministère.

Un lunch eut lieu ensuite au "Pacific Hotel," après quoi, escorté par les membres du bureau de commerce, Son Excellence, Lady Dufferin et les personnes de leur suite, visitèrent les différents monuments de la ville.

Dans la soirée, il y eut réception publique au "Palmer House."

FAITS DIVERS.

La comète Coggia, qui a disparu depuis longtemps de notre horizon est maintenant visible en Australie.

La compagnie de navigation Union a eu hier une assemblée générale; les messieurs dont les noms suivent ont été nommés directeurs pour l'année courante: MM. Damase Masson, W. W. Ogilvie, D. Butters, Nazaire Villeneuve, W. Charlebois, Montréal; F. X. O. Methot, M. P. P. St Pierre les Becquets; L. G. O. Brunelle, Trois-Rivières; MM. Plamondon, Siméon Rousseau, Québec.

Auditeurs: L. Jos. Lajoie, Montréal; De Lachevrotière, Lotbinière.

Les profits net de la Cie. Union depuis le commencement de ses opérations sont de \$5,700.

FATAL ACCIDENT.—Lundi, vers onze heures de l'avant-midi, un cheval attelé à un fourgon, qui stationnait en face des moulins de M. O Gilvie, s'emporta subitement. Il prit une course furieuse dans la rue des Seigneurs, et madame Riendau qui traversait cette rue, à la hauteur de la rue William, n'eut pas le temps de s'éloigner à son approche et fût renversée et écrasée sous les roues de la voiture.

On l'a transportée immédiatement à la station de police de la Pointe St. Charles, mais elle rendit le dernier soupir pendant le trajet.

La défunte n'était âgée que de vingt-quatre ans, elle était mariée depuis trois ans et mère d'une petite fille.

M. le coroner Jones a tenu une enquête dans l'après-midi, le verdict a été "mort accidentelle."

Le cheval et la voiture appartenaient à M. Hazleton, épicière, carré Papineau, qui dans l'après-midi a donné information à la police.

Cet accident a donné lieu à un curieux incident. M. Mullins, qui se porta un des premiers au secours de la malheureuse, crut reconnaître Mme. Vaillancourt et fit immédiatement prévenir son mari. Celui-ci arriva en toute hâte et à la vue du corps, couvert de sang et de boue, il fut si vivement impressionné qu'il s'écria: "Ma femme, ma pauvre femme!"

Il courut à son domicile pour faire préparer un lit et la première personne qu'il vit en entrant fut sa femme, tranquillement assise auprès du berceau de son enfant. Cette brusque transition de la douleur à la joie détermina sur son système nerveux un choc si violent qu'il tomba évanoui. Quelques personnes qui entrèrent un peu après expliquèrent à sa femme étonnée cette singulière méprise.

ACCIDENT.—Vendredi, le quatorze courant, Oscar Massé, âgé de huit ans, enfant de J. A. Massé, Ecuyer, Notaire, demeurant No. 407, rue Lagouchière, et ci-devant de Ste. Cécile de Valleyfield s'est broyé en versant de l'huile de charbon dans la porte d'un poêle. Le feu se communiqua à la canistre. Une explosion s'en suivit et l'enfant reçut des blessures si graves qu'il en mourut le lendemain dans l'après-midi.

GRAND INCENDIE.—Nous avons le triste devoir d'enregistrer dans nos colonnes le récit d'un nouveau désastre à Québec. Dimanche soir, le 16 vers onze heures et demie, l'Alarmerie était sonnée à la boîte No. 5, coin des rues Ste. Anne et Desjardins; un incendie s'était déclaré dans les bâtiments de MM. Hough et de Mme. Trudelle. On dut bientôt sonner une seconde alarme, le feu envahissant avec une rapidité étonnante les propriétés voisines. Peu après minuit, les flammes avaient consumé les hangars et les écuries de MM. Hough et de Mme. Trudelle, le service de l'eau s'étant fait attendre une vingtaine de minutes.

Heureusement pour les propriétés avoisinantes, le vent soufflait peu, car nous aurions à déplorer aujourd'hui un plus grand désastre.

On ne peut que se féliciter des services rendus par les hommes de la *Marienne* et de l'*Adonis*, sous le commandement de M. Humana, qui, peu avant minuit, étaient déjà sur les lieux avec trois pompes qu'ils ont dû monter à bras de la Basse-Ville. Quelques minutes auparavant, le colonel Strange arrivait à la tête de soixante-dix hommes de la batterie B, et leurs efforts réunis à ceux des marins français, n'ont pas pu contribuer à maîtriser les flammes.

A deux heures et demie tout au plus, l'incendie était terminé, et on a pu alors constater les pertes. Les maisons et écuries de MM. Hough et de Mme. Trudelle sont littéralement consumées. MM. Hough perdent sept chevaux, plusieurs voitures de prix et leur mobilier. Mme. Trudelle subit les pertes de toutes ses voitures d'hiver, d'une vache et de riches fourrures pour voitures. La maison seule était assurée; quant au reste de l'établissement, c'est perte totale.

Le théâtre de l'incendie prenant trop d'extension malgré tous les efforts qu'on put faire, on crut devoir s'assurer les services de la pompe à vapeur. Elle fut conduite par la côte d'Abraham et placée dans la cour des casernes des Jésuites.

La propriété de M. Jolicœur, député secrétaire provincial, a aussi été réduite en cendres. Tous les membres de la famille de ce dernier étaient à la campagne; des amis désireux de lui rendre ses vœux prirent sur eux, avec les secours de la police et la permission des agents d'assurance, d'enfoncer la porte. Après bien des efforts, on a réussi à sauver une partie du ménage et de la lingerie. La maison était assurée pour \$1600 et le ménage pour \$1200. M. Jolicœur rebâtit de suite.

Outre les établissements de MM. Hough et de Mme. Trudelle, les propriétés suivantes sont grandement endommagées: M. Goldrick, maison presque entièrement démolie; M. Lefebvre, ferblantier, lambrissage à remettre à neuf.

On évalue les pertes totales de \$30,000 à \$35,000, couvertes par \$10,000 d'assurance à peu près.

De tout temps les rhumatismes ont été le désespoir des hommes de l'art. Après avoir livré des assauts terribles à ce fleau, ils viennent de voir leurs travaux couronnés de succès. Leur patience et leur persévérance ont enfin obtenu leur récompense. Le *Diamond Rheumatic Cure* est le fruit de vingt années de recherches. Ce remède est la plus belle combinaison que l'on puisse imaginer; il est composé de plantes médicinales cueillies dans les montagnes d'Afrique par les herbivores les plus expérimentés. Ceux qui ont découvert le *Diamond Rheumatic Cure* ont leur place marquée parmi les bienfaiteurs de l'humanité. (Voir aux annonces).

ERRATUM.

Monsieur le Rédacteur.

Je vous en prie, suppliez vos imprimeurs de ne pas m'estropier si résolument. C'est très-important dans un pays où quelquefois l'on juge la valeur littéraire d'un écrit par le nombre et la place des virgules. S'ils m'en veulent, qu'ils épargnent au moins St. Augustin et David. Au lieu de: "Ecce erant lingue duas civitates amores duo: terrenum scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei; celestem vero amor Dei usque ad contemptum sui," ils l'ont écrit au premier: "Tenentur scilicet a nor Dei usque ad contemptum Dei; celestem vero amor sui usque ad contemptum sui," ce qui n'a pas de sens. Au lieu de: "Invenit passer sibi donum, turtur nidum sibi ubi ponat pulos suos," ils l'ont écrit à David: "Invenit passu sibi donum turtur nidum sibi ubi ponat pulos suos," ce qui n'est pas la même chose. Enfin dans le 3e Numéro, à l'avant-dernier alinéa du premier article, ils me font dire "l'Amour et l'Idéal" au lieu de l'Amour et l'Idéal, ce qui n'est pas précisément la même chose. J'espère, Monsieur, que vos imprimeurs s'en sont plus charitablement à mon égard. Ils pourront compter sur la reconnaissance de votre tout dévoué

A. de St. REAL.

A. de S. R.

PETITS SABOTS

III (Suite.)

Elle resta bien dix minutes penchée sur les profondeurs sombres qui lui renvoyaient le sourire de ses yeux pareils à l'iris bleu, puis elle alla s'agenouiller devant la petite sainte Vierge de la muraille, puis courut vers la ville, pimpante et gaie comme une alouette. Son premier soin fut d'aller chercher l'argent de la mère Marie; elle le lui porta aussitôt avec d'autres desseins à piquer et les œufs frais.

—Qu'entendit-il par un cœur de chien?—se demandait elle, après avoir laissé la vieille installée devant sa lucarne, à piquer le parchemin, sans lever les yeux pour autre chose que pour chercher à travers la forêt des mâts l'écheveau de lin du bûche perdu.—qu'est ce qu'un cœur de chien?—Elle se rappelait un chien qui, après avoir traîné toute sa vie de lourds fardeaux dans les rues de Bruxelles, était mort sur la tombe de son maître bien qu'il n'eût d'autre souvenir de ce maître que des coups, aucun lien avec lui, sauf des liens de douleurs.—Est-ce là, pensait Bébée, ce qu'il a voulu dire?—S'adressant à une commère, ancienne connaissance de la vieille Marie, elle continua tout haut:—Son matelot était-il donc si bon pour elle?

—Eh! non, pas que je sache, répondit celle-ci après avoir réfléchi qu'il y avait de cette chose lointaine, il l'aimait bien, mais il avait une mauvaise tête et ne manquait pas de la battre quand il s'ennuyait d'être à terre; il ne faut pas en vouloir aux hommes quand ils ont bon cœur du reste. C'est leur manière de se venger des contrariétés qui leur arrivent sur ce qu'ils aiment le mieux.

—Ella parle de lui comme d'un ange pourtant. Un vague sourire vint rajeunir les traits flétris de la bonne femme.—Mon enfant, quand la gelée a tué ton rosier, pense-tu aux épines qui t'ont piqué les doigts, ou bien seulement aux belles fleurs qui ont embaumé tout ton été?

Bébée sortit pensif de cette vieille maison fléchissante dont la rivière battait le mur; la vie lui paraissait devenir

singulièrement compliquée, se nouer autour d'elle comme les fils de la dentelle qu'une méchante fée embrouille pendant la nuit.

Son étranger du pays de Rubens était un homme célèbre dans un certain monde. La gloire lui était venue jeune, ce qui est peut-être un malheur. A vingt ans, il avait exposé certain tableau fiévreux de couleur et parfait au point de vue du dessin, qui mit Paris à ses pieds. Des vers, des folies politiques, des succès du monde, contribuèrent encore à sa réputation, qui s'affirma chaque année plus brillante.

Un pamphlet, qui frappait trop juste des choses et des personnages qu'on attaque point impunément, lui attira quelques difficultés. Il en rit, et passa la frontière du côté des Ardennes.

L'occasion lui parut bonne pour aller faire connaissance avec la *Marguerite* de Scheffer. Il voyageait à Lisir, remontant le cours de la Meuse, errant dans les blés verts d'un pied de haut où tintaient toutes les cloches rustiques des kermesses de Pâques. Il y a dans cette vie flâneuse quelque chose de si doux, de si calme, de si soporifique pour ainsi dire qu'il en ressentit de l'apaisement. Toute sa vie, il avait nagé d'un bras violent dans des rapides aux flots corrosifs; ces canaux immobiles et monotones qui reflétaient entre les roseaux de leurs rives des mœurs restées presque les mêmes depuis le moyen âge avaient donc du charme pour lui. Il demeura quelque temps à Anvers, cette ville à la fois laide et admirable qui fait penser à une vieille chope en grès de Flandre incrustée de pierres précieuses au dedans; ses beautés intimes qui se dérobaient ne peuvent dater que d'un temps où l'art était une religion. Il courba le genou devant Rubens, qu'auparavant il avait méconnu, ne le connaissant point: c'est que, si vous n'avez pas vu Anvers, il est aussi absurde de parler de Rubens que de Murillo sans avoir vu Séville, ou de Raphaël sans être allé à Rome. Il étudia la *Marguerite* avec intérêt et sympathie, car il aimait Scheffer, mais malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à la priser bien haut.—C'est une jolie paysanne, ce n'est pas un grand poème, se dit-il. Je ferai une *Gretchen* pour le prochain salon.—Mais il avait de la peine à concevoir *Gretchen*, n'ayant jamais représenté que Phryné, son triomphe ou sa ruine, Phryné dans les palais, sur un lit de roses, Phryné à l'hôpital ou à la Morgue, toujours Phryné.—Phryné qui vivante porte la mort dans son sourire, Phryné qui morte tombe dans le néant, Phryné qui, après avoir vécu d'une vie furieuse chacun de ses jours en ce monde, n'est plus dans l'autre que corruption inerte, Phryné a beaucoup de peintres dans l'école moderne, autant que sainte Catherine et sainte Cécile dans les écoles de la renaissance, et il était le chef de ces peintres-là. Serait-il donc capable de peindre *Gretchen* quand l'idéaliste Scheffer avait échoué? Non certes, son pinceau eût-il trahi tout le carême dans l'eau bénite, comme celui des moins artistes d'autrefois. Or, il ne croyait pas à l'eau bénite.

Un soir qu'il avait laissé les cloches innombrables d'Anvers sonner le glas sur la tombe d'un art mort pour jamais, il songeait, accoué à la fenêtre d'un des vieux palais d'une vieille rue brabançonne, se demandant s'il attendrait l'inspiration rétive en ce lieu haï par les ombres de Hemling, d'Otto Venius et de Philippe de Champagne, ou s'il ne s'en irait pas plutôt en Orient chercher de nouveaux types, créer par exemple la vraie Cléopâtre, ce qui n'a pas encore été fait, quand il vit passer au-dessous de lui une petite villageoise, ses deux petits pieds blancs dans des sabots, et dont le visage avait le pur éclat d'une fleur.—Voici ma *Marguerite*, se dit-il à lui-même.—Il la suivit jusqu'à la cathédrale; s'il parvenait à surprendre le secret de cette physionomie virginale, il échapperait à Scheffer assurément. Un peu plus tard, marchant à côté d'elle dans les sentiers verts, il se disait.—C'est le visage de *Gretchen*, mais ce n'est pas son âme; la souris rouge n'a jamais passé le seuil des lèvres de cette enfant. Cependant.....—Il se mit à rire.

Le jour suivant, Bébée emporta le livre promis sous les feuilles de vigne de son panier. Bien qu'il ne lui eût parlé qu'un instant, elle était honteuse, les portes d'or de la science venaient de s'entreouvrir pour elle, et de loin elle apercevait vaguement le jardin des Hespérides; du dragon, elle ne savait rien et n'éprouvait nulle crainte.—Voudriez-vous m'apprendre votre nom? lui avait elle dit en échangeant le volume contre le bouton de rose habituel.—On m'appelle Lionel. Quel besoin avez-vous de mon nom?—Jeannot me l'a demandé.—En vérité!—Oui, et d'ailleurs, dit Bébée baissant la voix, d'ailleurs, je compte prier pour vous tous les jours, et je ne sais pas votre nom.

Sa besogne fut bientôt faite. A la lueur de la lune, elle étala son livre sur ses genoux. En vain les enfants vinrent tirer sa robe et la prier de jouer. C'était l'histoire de *Paul et Virginie*, remplie de belles gravures presque à chaque page. D'abord elle eut quelque peine, il y avait des mots qu'elle ne connaissait pas, des passages au-dessus de sa portée; mais, les images aidant, elle tomba bientôt sous le charme du récit. Les doigts enfoncés dans sa chevelure blonde, les yeux passionnément fixés sur la page qu'illuminait une clarté blanche et forte, Bébée laissait fuir les heures sans y prendre garde. Elle n'entendit pas les bruits familiers du voisinage, les gens qui lui criaient bonsoir, les petites cabanes se fermer une à une comme les liserons de la haie, ni des pas lourds qui ressonnaient dans le sentier, tandis qu'une voix disait très haut:—Que fais-tu Bébée, à cette heure de la nuit?

Interpellée elle tressaillit comme si on l'eût surprise dans quelque mauvaise action, étendit les bras et promena des regards effarés autour d'elle, cherchant ce qui l'arrachait à son rêve.—Pourquoi es-tu debout si tard? demanda Jeannot, qui revenait de la forêt.—Souvent il employait une partie de la nuit à cette longue course entre Signy et Laeken, pour apporter le pain de sa famille sans empiéter sur le travail du jour.

Bébée ferma son livre.—Je lisais..... Son nom est Lionel, Jeannot.

—Que m'importe son nom!
—Tu l'avais demandé ce matin.
—Not que j'étais! Pourquoi lire? la lecture n'est pas faite pour de pauvres gens comme toi et moi.

A peine l'entendait-elle, son visage radieux levé vers la lune qui glissait au dessus des bois.
—Tu n'es qu'une paysanne, dit rudement Jeannot, tout ce que tu peux faire c'est de gagner ton pain. Que deviendras-tu quand les limaces dévoreront tes coilets et que tes poules crèveront de faim, parce que tu perds dans les livres le goût du travail?

—Tu es toujours maussade, répondit elle; bonsoir.
Une seconde après, un verrou était tiré à l'intérieur, et Jeannot, seul dans la nuit, se disait que sa colère avait été absurde. Il traversa le jardin aussi doucement que le permirent ses sabots et frappa au volet.

—Bébé, Bébé, écoute moi. Je t'ai parlé durement; j'ai eu tort, je m'en repens. Es-tu fâchée encore? Soyons amis comme auparavant.

Elle entra ouvrit le volet.—Qu'est-ce que cela fait, mon bon Jeannot! Certes oui, nous sommes amis, nous serons amis toujours.....seulement tu ne sais pas.....

Il s'en alla le cœur bien gros et d'un pas fatigué. Il eût préféré qu'elle fût en colère. Quant à Bébé, elle embrassa le livre et le plaça sous sa tête. Tout en dormant, ses doigts remuaient comme s'ils eussent compté des grains de chapelet, et ses lèvres murmuraient;—Sainte Vierge, protégez-le. Il s'appelle Lionel.

Le lendemain, la femme du sabotier, tout en étendant son linge sur la haie mitoyenne, gronda Bébé.—Les enfants m'ont conté que tu avais lu toute la soirée, lui dit-elle. Prends garde! un mal en amène toujours un autre.

—Où donc est le mal, ma bonne Reine? demanda Bébé, qui, respectueuse avec ses aînés, savait nonobstant se défendre au besoin.

—N'est-ce pas un grand mal d'être mécontente? répondit la sabotière. Antoine n'aurait jamais dû t'apprendre tes lettres; je le lui avais bien dit. Aucun de mes enfants ne sait ni a ni b, Dieu merci. Les gens simples vivent chacun dans son coin, comme une noix dans sa coquille, en croyant que c'est là le monde; mais quand on se met à lire, un tas de choses qu'on n'a jamais vues vous fourmillent dans la cervelle. Et vous vous désolerez de ne pas les avoir, et pendant ce temps-là votre soupe brûle où s'en va dans le feu. Vous ressemblez à ces mouches à miel qui quittent leur ruche pour aller se heurter en bourdonnant contre les vitres d'une serre.

Bébé ne répondit rien. A quoi bon? Déjà les amis de son enfance lui paraissaient bien loin d'elle; c'étaient comme les habitants d'un monde qu'elle avait abandonné pour toujours. Elle compta les minutes jusqu'à celle où le coucou de la mère Krebs, la seule horloge de l'endroit, sonnait l'heure d'aller en ville.—Sûrement il y sera! pensa-t-elle en partant plus tôt qu'à l'ordinaire.—Elle avait besoin de lui dire dans quel ravissement l'avait jeté son livre. Nul autre ne pouvait comprendre. Cependant la journée s'écoula sans qu'il lui donnât signe de vie. Une terreur confuse dominait Bébé, plus poignante que tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là.—Où pouvait-il être? s'il n'allait pas revenir?.....

Le soir, elle passa devant le café des Trois-Frères, qui donne sur les arbres du parc et dont les fenêtres ouvertes laissent entrer le son de la musique militaire. Elle l'aperçut à une de ces fenêtres. Des flots de satin et de velours, un éventail peint et brillant de pierreries, des figures de femmes, des fruits, des glaces, chatoyaient autour de lui. Il riait, sa belle tête brune ressortant sur le panneau blanc et or. Bébé s'arrêta une seconde, puis continua sa route, une épine dans le cœur. Il ne l'avait pas vue.

—C'est naturel, se dit-elle, il est là dans son monde et ne pense plus guère à moi.

Pourtant les pleurs ruisselaient sur ses joues. Ce qu'elle avait vu était si gai, si scintillant, et ces femmes! Elle avait déjà rencontré leurs pareilles, dans les nuits d'hiver, en revenant de son atelier, il lui était arrivé de s'arrêter à la porte des palais ou de l'Opéra, lorsque les voitures y déposaient leurs élégants fardeaux, sans se demander si le velours valait mieux que la serge, si les diamants étaient plus légers au front que son petit bonnet; mais aujourd'hui ces femmes lui paraissaient éblouissantes d'une splendeur surnaturelle, pareilles au dahlias orgueilleux qui effleuraient dans son jardin l'éclat plus doux des roses; pourtant les dahlias ne sentaient rien, et Bébé, qui était elle-même un brin de serpolet sauvage, sain, vivace, embaumé, plein de miel, bien qu'il puisât sa sève dans les cailloux du chemin, Bébé se demandait si cette beauté avait une âme, ou si ce n'étaient qu'éclats de rire et paillettes. Elle n'aurait pu raisonner là-dessus; toutefois elle sentait qu'au plus opulent dahlia manque l'essence divine des fleurs, puisqu'il est sans parfum.

Le lendemain cependant ramena Lionel devant son éventaire, et les jours suivants il en fut de même; une belle partie de l'été s'écoula ainsi.

Bébé se trouvait heureuse lorsqu'elle avait pu le matin lui offrir une rose, où qu'elle l'avait le soir rencontré sur son chemin. Un amour qui s'ignore a besoin de bien peu d'aliment. Le délire, la fièvre, le désespoir, inséparables des passions d'un âge moins tendre, sont bien éloignés de lui, tant que l'éclair d'un ciel d'orage peut l'être du myosotis bleu qui s'épanouit dans la prairie au-dessous. Bébé s'émerveillait qu'un homme du féérique pays de Rubes condescendit à se mettre au pas de ses petits sabots dans l'humble poussière du grand chemin; elle passait la moitié des nuits à dévorer les livres qu'il lui prêtait.

Quant à Lionel, il étudiait sa *Marguerite*.

De lui Bébé ignorait tout, même pourquoi il était venu, combien de temps il resterait dans la ville, et elle eût rougi de s'en informer comme d'une trahison. A ses yeux il était un être sacré, le bonheur parfait, indiscutable, qui venait de tomber dans sa vie, un don de Dieu comme le soleil. Elle acceptait ses allées et venues comme celles de cet astre, sans imaginer jamais de lui reprocher son absence, sans se demander si dans la nuit il éclairait d'autres mondes que le sien. C'était en elle

moins une foi qu'un instinct: la foi doit raisonner avant de se rendre compte qu'elle est la foi, et Bébé ne raisonna jamais plus que ses roses. Les bonnes gens du marché l'observaient avec un peu d'inquiétude: ils ne pensaient pas bien du petit bouton mousseux qui chaque jour s'en allait aux mêmes mains, mais après tout que savaient-ils? Les voisins du village savaient moins encore, car jamais l'étranger ne reconduisit Bébé jusqu'à sa demeure; parfois il venait faire des esquisses dans le jardin, mais personne ne s'en étonnait; les peintres ne sont pas rares en Brabant. A peine si les petits Vannhart s'attroupaient autour de lui, et les gens sérieux se bornaient à dire avec cet intérêt qu'inspire la question d'argent à tout bon Flamand:—Combien te paie-t-il, Bébé?—Etourdie, ajoutaient-ils, tu devrais gagner assez pour acheter du bois tout l'hiver. Quand ce peintre de Gand a fait le portrait de Trine et de sa vache, il lui a donné une pièce d'or. Trine ne refuserait pas de te prêter sa vache, si c'est elle qui est cause de la différence.

Du reste, Lionel ne fut jamais amoureux d'elle, pas plus que des boutons de rose qu'elle passait à sa boutonnière. Il jouait avec cette chose gracieuse et aimante parce que la voir rougir, faire battre son cœur, éveiller en elle des sentiments nouveaux, l'amener de la timidité à la confiance, la rejeter de l'expansion dans la crainte, était un passe-temps tout naturel sous le ciel indolent de l'été. La réserve qu'il gardait avec elle lui semblait une vertu.

Leurs rencontres ne furent épiées et commentées que par une seule personne, Lise, grande et robuste fille qui se tenait l'été au coin de la Montagne de la Cour avec un étalage de fruits, et qui l'hiver poussait une charrette à lait sur la neige.

Une fois qu'elle passait avec lui devant l'échoppe de Lise:—Eh! la belle innocente, cria insolemment celle-ci, tu ne vauds donc pas mieux que les autres!

Bébé se sentit offensée instinctivement, et leva des yeux inquiets vers Lionel:—Qu'a-t-elle voulu dire? Lui ai-je donc fait quelque tort?

—Vous lui avez fait le tort, répondit-il en riant, d'avoir un teint frais quand sa peau est noire, et un petit pied quand le sien est grand comme celui d'un trouper. Il n'y a pas de plus grand crime possible entre femmes. N'y prenez pas garde.C'est une brute jalouse.

—Jalouse?....Ce mot n'avait pas de sens pour Bébé.

V

Bébé était seule un matin, au bord de la pièce d'eau, rêvant, quand ce qui lui parut être une musique céleste fit tout à coup bondir son cœur.

—Bonjour, ma belle! Eveillée comme l'alouette! Je m'en vais à Malines, et j'ai voulu vous voir en passant.

Bébé ne se doutait pas du joli spectacle qu'elle lui offrait, les pieds étincelants de rosée, les joues chaudes de plaisir et de santé, ses cheveux ensoleillés échappant en désordre au petit bonnet blanc: on eût dit une rose sauvage lavée par la pluie. Lionel pensa qu'il pourrait passer la journée plus agréablement qu'à Malines.—Voulez-vous me donner à boire? demanda-t-il en entrant.

—Je vous donnerai à déjeuner, s'écria Bébé avec allégresse.—Elle écarta les branches de lierre pour qu'il pût passer.—J'ai du lait de chèvre et du miel, une salade, si bon vous semble.

Lionel pénétra dans la cabane en regardant autour de lui avec un mélange d'étonnement et de compassion, mais elle n'était nullement embarrassée de la pauvreté de sa demeure. Une paysanne peut avoir autant de dignité qu'une reine, cette dignité qui vient de l'absence absolue d'effort et de prétention.—Asseyez-vous, dit-elle en lui montrant son petit lit, afin qu'il fût mieux, car elle ne possédait que deux escabeaux de bois. Elle le débarrassa de son cheval, de sa boîte; elle se serait mise à genoux pour essuyer la poussière de ses souliers, s'il l'eût permis. Elle eut en un clin d'œil cueilli pour lui le cresson et les laitues fraîches de son jardin; elle apporta le rayon de miel de M. le curé sur les feuilles de vigne, tout cela lestement, sans apparence de servilité, mais avec une grâce souriante qui disait mieux que des paroles:—Si je ne peux faire beaucoup, ce que je fais est de bon cœur.

Il l'observait charmé; le parfum rustique de l'humble lavande plait à ceux qui sont las des camélias effeuillés autour des soupers de minuit. Cet homme n'était pas bon; il était froid et vaniteux, au contraire, gâté par le monde où il avait passé sa vie; mais il avait un tempérament d'artiste et des fantaisies de poète: il se sentit ému.

—Tout le monde est en pèlerinage, dit Bébé pour expliquer que le village fut silencieux ce matin-là. Ils sont allés prier afin d'obtenir une belle moisson.

—Vos pèlerins seront absents toute la journée?

—Oui, ils sont partis pour le Sacré-Cœur de Sainte Marie à Bois; c'est sur le chemin de Liège. La prière est douce plus que tout au monde. Quand je demande à la sainte Vierge la grâce de vous voir le lendemain, je m'endors contente, parce que je sais qu'elle m'exaucera, si c'est pour mon bien.

—Et si ce n'était pas pour votre bien, Bébé, cesseriez-vous de me voir?

Il se leva et saisissant sa main, qui séparait du chanvre, la caressa entre les siennes comme il eût fait de la fourrure d'un jeune chat, en s'amusant à observer les alternatives de tristesse, de peur, de fascination sur son visage. La question qu'il posait ainsi jeta la perplexité, les ténèbres, du doute dans cette conscience d'enfant. Le devoir ne lui avait jamais coûté, il n'avait cessé pour elle de marcher côte à côte avec la joie. Une première fois la lutte entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas s'engageait sous ses yeux.

—Je n'ai jamais fait de mal, que je sache, dit-elle timidement.—Il lui semblait que, comme la petite barque retenue longtemps au port par des liens solides tout à coup rompus, elle fut lancée à la dérive sur une mer incon nue.— Mais quel mal peut-il y avoir à causer avec vous, qui êtes si bon, et qui m'avez rendue moins ignorante? Vous dites cela pour m'éprouver.

Lionel arracha le feuillage du lierre nerveusement, avec impatience. Elle avait dégagé sa main et continuait de

le servir, lui offrant tout ce qu'elle possédait. Il mangea pour lui faire plaisir, et reprit d'un ton qui lui parut étrange:—J'ai rompu le pain avec vous, Bébé, je ne peux plus vous trahir.

—Me trahir.....quelle idée! Je sais bien que vous ne le voudriez pas.

Il garda le silence.—Asseyez-vous donc et filez, dit-il, avec impatience, ne restez pas là debout, les yeux sur moi.

—Pardonnez-moi, dit Bébé, craignant de s'être montrée importune, et elle s'assit à son rouet. Sous le vieux lierre de la fenêtre, c'était un joli tableau. Lionel pensa qu'il aurait de la peine à le fixer sur la toile. Il fallait saisir cette expression comme on saisit le vol de l'hirondelle dans le ciel bleu. Si Bébé eût posé, elle eût cessé d'être l'idéal dont il avait besoin.

—Je veux faire de vous une *Gretchen*, dit-il.

—Qui est cette *Gretchen*?

—Vous lirez son histoire plus tard. Est-il vrai que vous ne vous ennuyez jamais toute seule ici?

—Non, j'ai tant à faire!

—Vous prenez trop de peine, pauvre petite fille!

—Beaucoup font davantage. La Vannhart a tous ses enfants à soigner et elle s'en tire, bien que la misère soit grande chez eux.

—La mi-ère est partout laide et pénible à voir; mais vous, Bébé, vous êtes une idylle.

Bébé leva des yeux souriants et cassa son fil. Elle ne savait ce qu'il entendait par là; pourvu que ce fut quelque chose qui lui plût, elle était satisfaite.—Qui étaient ces belles dames? demanda-t-elle en rougissant.

—Quelles dames?

—Celles que j'ai vues l'autre soir à la fenêtre avec vous.

—Ah! vous avez vu....

—Je vous ai vu rire, et elles avaient des bijoux, elles étaient belles.....

—A leurs propres yeux peut-être, pas aux miens.

—Vraiment?—Elle cessa de filer et l'interrogea d'un regard incrédule. Pouvait-il ne pas les trouver superbes, ces dahlias empourprés? Du reste, elle ne leur en voulait plus; il les avait quittées pour elle.

—Ce devaient être de grandes dames, ajouta Bébé pensive, et elles paraissaient bien heureuses; auprès d'elles, je me sentais laide et misérable sans doute, et j'en étais triste.... pourtant..... Elle s'interrompit comme si elle eût craint de le fâcher.

—Pourtant?

—Eh bien! elles ne me semblaient pas bonnes, ces femmes, et je ne changerais pas avec elles.

—Vous êtes sage sans livres, Bébé. Que comptez-vous faire ce matin?

—J'irai au marché comme d'habitude.

—Vous ne prenez jamais de congé?

—Pas souvent. Les jours de fête surtout, on a besoin de fleurs.

—Vous n'êtes jamais allée vous promener dans les bois?

—Une fois ou deux, mais c'est un jour perdu.

—Eh bien! perdez un jour pour moi! Vos voisins sont sortis, ils n'en sauront rien. La soirée sera belle pour dîner en forêt; venez!

—Sérieusement?.....

Elle sauta de joie.

—Sans doute. J'allais à Malines pour voir *les Mages* et *le Christ* de Van Dick; nous irons à Soignies de préférence faire des études de feuillage, et je commencerai votre portrait en plein air. C'est le mieux. Vous appartenez au grand air, Bébé, comme *Gretchen*.

—Mais je n'ai que des sabots.....

Elle rougit, de honte cette fois, en regardant ses pieds. Lui, qui avait voulu lui donner des bas de soie, oserait-il bien se montrer en compagnie de ces deux petits sabots bruyants et lourds.

—N'importe, ma chère! J'ai eu assez de souliers de satin et de talons dorés. Vos sabots sont pittoresques. Paganini a fait un violon d'un sabot. Venez.

—Mais au marché on remarquera mon absence.

—On vous croira en pèlerinage.

—Et si on me le demande.

—N'arrive-t-il jamais que vous disiez autre chose que la vérité?

—Autre chose que la vérité?.....Ma foi, non! Les gens admettent que vous dites vrai; il me semblerait les voler en mentant.....et vous allez m'emmener dans les bois? Vous me conterez des histoires comme celles que vous me donnez à lire?

Bébé prit contre les voleurs la précaution qu'avait tous jours prise Antoine de glisser la clef sous un tonneau d'arrosage et se laissa enlever dans un char à bancs qui attendait sur le chemin désert. Les petits chevaux partirent grand train en secouant leurs grelots de cuivre, d'abord à travers la plaine verte, puis sous les épaisses futaies.

Le plaisir lui faisait perdre haleine. Elle n'avait jamais été en voiture, à moins qu'on n'appelât une voiture la charrette du meunier; elle ignorait l'ivresse de planer pour ainsi dire sur l'aile du vent le long des larges routes bordées de canaux et de villages.

—Que c'est donc bon de vivre! s'écria-t-elle en battant des mains.

—Oui, ce serait bon, si l'on ne s'en fatiguait pas trop vite, dit-il.—Mais rien ne pouvait l'attrister en un pareil moment.

Soignies est une forêt flamande jetée au milieu de champs et de pâturages plats sans autre panorama qu'elle-même; elle n'a que sa verdure à offrir pendant des lieues de suite, mais il y règne ce vague mystère qu'ont toutes les forêts et qui fait qu'elles semblent infinies.

Jamais Bébé n'avait pénétré avec les sœurs de Jeannot, ses compagnes, au-delà des clairières de la Cambre; elle n'était jamais entrée au cœur même de la forêt, restée la même qu'à l'époque où les bourgeois brabançons y taillaient les arcs et les bois de piques dont ils se servaient contre les armées espagnoles. Pour Bébé, ce fut un pays enchanté où tout était tableau, poème et trésor sans prix.

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

Je vais bien vous surprendre en vous apprenant que les premiers zouaves furent des volontaires parisiens.

Le 1er octobre 1830, le bataillon des Volontaires de la Charte fut dirigé sur l'Afrique et se distingua dans divers combats qu'il eut à soutenir contre un tribu arabe renommé par ses instincts guerriers.

Un beau trait d'héroïsme obscur est conté plus loin:

Les Prussiens avaient établi un télégraphe électrique de Bougival à Versailles. A peine installé, le fil de fer en fut coupé par une main inconnue. Il fut rétabli. Il fut recoupé. Une surveillance fut alors organisée, et François Debergne fut arrêté comme auteur de cet acte.

C'est vous qui avez coupé le télégraphe, lui demanda le major prussien.

Oui c'est moi, répondit-il. Pourquoi avez-vous fait cela? Parce que vous êtes mon ennemi. Le ferez-vous encore? Oui. Pourquoi? Parce que je suis Français.

Quelques personnes essayèrent de sauver ce vaillant courageux et offrirent une rançon de 10,000 francs.

Ne donnez rien pour moi, dit François Debergne. Demain, je recommencerai...

Ce vieux patriote, âgé de soixante ans, marié résolument à la mort, et fut fusillé en avant de la Malmaison!

Que je vous raconte, dit le Figaro, une bien drôle d'histoire qui s'est passée sur la ligne de l'Ouest!

Un M. D**, passementier de la rue d'Amsterdam, était invité à une noce qui devait se célébrer à Versailles. Il prend le train de midi trente-cinq, et se trouve seul dans un compartiment.

Là, il constate qu'il a marché dans la boue, et que son pantalon est tout éclaboussé. Il commence par le frotter avec son mouchoir, mais sans grand résultat.

Voyant que le moyen est mauvais, il profite de sa solitude pour retirer carrément l'indispensable, en gratte soigneusement les taches et le secoue à la portière.

La ligne de points d'exclamation ci-dessus exprime la douloureuse stupéfaction de M. D**, dont le vent venait de cueillir le pantalon et de l'emporter dans les airs comme une simple feuille morte.

Le quart d'heure qui suivit fut horrible. Figurant les sensatons d'un passementier qui se rend sans pantalon à la noce de sa cousine germaine.

Saint-Cloud! cria un employé... Saint-Cloud!

M. D** se précipita à la portière et fit des gestes désespérés pour appeler à son secours. Comble d'horreur!

Deux dames, croyant qu'il leur faisait obligamment signe qu'il y avait de la place, ouvrirent la portière...

On n'entre, pas, il y a quelqu'un! hurla M. D** perdant la tête.

Les deux dames reculèrent terrifiées, et le train repartit.

Je vous jure qu'en arrivant à Versailles M. D** a en toute les peines du monde à remplacer le fugitif et à ne pas aller au violon.

Un ivrogne, dans l'exercice de ses fonctions se contemplant dans une glace... quelle drôle chose: plus on est gris, plus on est rouge. Il faudra que je parle de ça à un peintre!

Tu sais que je me marie? Pour de bon? Pour de bon!... devine ce que fait mon futur? Une fameuse bêtise!

Jules V... avait vingt-huit ans à peine; d'une excellente famille, ayant reçu une instruction supérieure, il avait déjà conquis dans le haut commerce une position brillante.

Il devait dans quelques semaines épouser une jeune fille qu'il adorait, l'avenir s'ouvrait devant lui rempli des plus séduisantes promesses.

Mais il avait la passion du jeu, passion terrible.

Samedi, le 1er, à Paris, il alla passer la soirée chez un de ses amis, M. L... demeurant rue Tranchart. On avait organisé une partie de baccarat à laquelle M. V... ne manqua pas de s'associer, il perdit en peu de temps tout ce qu'il avait d'argent sur lui.

Une demi-heure se passa, pendant laquelle il se contenta de regarder le jeu sans y prendre part, puis, tirant de sa poche un portefeuille, il en sortit plusieurs billets de mille francs et se remit à jouer.

Mais la fortune semblait décidément l'avoir abandonné ce soir-là, il perdit encore et bientôt il ne lui restait plus rien devant lui.

Contre son habitude, car il avait la réputation d'un beau joueur, il était pâle et son sourire l'avait abandonné; on allait se retirer, lorsqu'un nommé B... qui gagnait à peu près tout ce qu'il avait perdu, lui proposa une revanche sur parole.

M. V... accepta, malgré les observations de M. L... et la partie reprit entre deux joueurs seulement: les autres faisant galerie.

La chance avait tourné, V... regagna, mais lentement, il était encore loin de compte lorsque, le jour venu, son adversaire manifesta le désir d'en rester là.

V... insista pour jouer un dernier coup. — J'ai là, dit-il, 5,000 francs, c'est la moitié de la somme que j'ai engagée en me remettant au jeu, je vous la joue pour la regagner ou la perdre tout entière.

Lui eut la chance de la regagner. Au moment où l'on allait se séparer en prenant un rendez-vous pour quelques jours plus tard, V... dit à ses amis de ne pas compter sur qui, qu'il avait joué ce soir-là pour la dernière fois.

On se récria. — Messieurs, dit-il d'une voix émue, ce dernier coup de cartes était pour moi une question de vie ou de mort, l'argent que j'avais engagé ne m'appartenait pas, c'était un dépôt et je me serais tué si je l'avais perdu.

Tout à coup, on le vit chanceler, son visage subitement se décomposa et il tomba lourdement à terre avant que la stupeur eût permis à l'un des témoins de cette terrible scène de songer à le retenir.

Il était mort. Les émotions de cette fatale soirée et les efforts qu'il avait faits pour n'en laisser rien voir avaient déterminé la rupture d'un anévrisme et l'avaient tué.

On juge de la désolation dans laquelle la famille de ce malheureux a été plongée en apprenant la fatale nouvelle; sa fiancée est presque folle de douleur et l'on craint même pour sa vie.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

REZES. A St. Jacques le Mineur, le 17 de ce mois, à l'âge de 23 ans 10 mois et 4 jours, Joseph-Olivier Philéas-François Xavier, fils unique de M. J. O. Poirier, Maître de Poste et agent de L'Opinion Publique.

De retour dans sa famille depuis quelques semaines seulement, il était à la veille de s'établir à Montréal lorsque la maladie vint le visiter. Atteint de fièvre aiguë quelques jours suffirent pour l'envoyer dans la tombe. Ce jeune homme est mort en chrétien. Si sa famille pleure cette perte irréparable, la pensée du ciel, où l'âme de cet enfant s'est envolée, la consolera. (Communiqué.)

C'est avec douleur que nous annonçons la mort de Mme. Virginie, épouse de C. A. M. Globenki, âgée de 38 ans.

La défunte possédait toutes les vertus qui font la femme chrétienne et la bonne mère de famille. Les pauvres n'oublieront pas sa charité et le souvenir de ses bonnes actions restera dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue.

Elle et sa fille de M. Charles Lambert Dumont, ancien s'élève de St. Eustache; elle laisse une famille de neuf enfants.

Ses funérailles ont eu lieu samedi au milieu d'un immense concours. La foule se pressait dans l'église de St. Eustache pour rendre les derniers devoirs à la défunte et témoigner de ses sympathies à M. Globenki.

Académie Commerciale Catholique MONTREAL 699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours d'hygiène complet. Ce cours a été fondé il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre dans la jeunesse canadienne.

Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'appétit pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, la géométrie civile, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France. Les cours comprennent trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande. Le Cours Commercial conduira comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formant un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter activement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 4 août.

APPRENTIS DEMANDES. ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

AU CLERGE. LE PROTESTANTISME Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André d'Ottawa. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20 S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4-51tf-410

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-377z.

INFAILLIBILITE!

GRAND BIENFAIT

L'HUMANITE SOUFFRANTE.

LA PLUS Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recouraient dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si ouvert et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes zélement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous garantissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâces.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai. Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario. Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f-478.

REMEDE INFAILLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DEPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac, j'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours je prends des Amers de M. Depati, je suis parfaitement guéri. Je me sens plus robuste, ma santé a été rétablie. Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Depati. LAURENT MILLETTE.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé attaqué de consomption, vixit à peu près quatre ans, je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais pu d'ailleurs obtenir aucun soulagement. Je n'avais pu d'ailleurs obtenir aucun soulagement. Je n'avais pu d'ailleurs obtenir aucun soulagement.

Je recommande bien les Amers de M. Depati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP, Rue Hypolite.

M. Depati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ces faibles moyens.

M. Depati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémorrhoides, Panaris.

EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

EVITEZ LES CHARLATANS. Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

FETE ST. JEAN-BAPTISTE

Les deux numéros de l'Etendard National, contenant le compte rendu de la grande fête et comprenant 36 pages dont

20 DE LECTURE ET 16 DE GRAVURES,

sont en vente au bureau de rédaction et d'administration de

L'ETENDARD NATIONAL, No. 20, CENTRAL EXCHANGE, Worcester, Mass.

PRIX, 25 CENTINS. PAR LA POSTE, 30 CENTINS.

Adresser à FERD. GAGNON, Worcester, Mass. 5-31-41-51.

BIBLIOGRAPHIE. LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'Evangile et LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUIN 1874.

PAR PAUL DE MALIJAY. GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES D'IMPRESSION SE VEND CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

PRIX 50 CENTS 5-25-4f-483

S. D. LEDOUX, MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses 183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. Ledoux a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la javelle seule, sans aucun secours. Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année sont d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction. — Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRÈS-REDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES. 5-24-8f-480.

Imprimé, et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.